

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20^e Année. N° 997 — 20 Mai 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



M. RICARD, ministre de l'intérieur, décédé.

Dessin de M. Bocourt, d'après la photographie faite le 7 mai 1876, par M. Pierre Petit.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Jules Noriac. — Nos gravures : Le massacre de Salonique; — M. Ricard; — Constantinople; — arrivée du prince de Galles à Portsmouth; — lancement de l'*Inflexible*; — messe militaire à Lunéville; — le prince de Galles à Madrid; — Sénégal. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Salon de 1876, par Olivier Merson. — Les Dramas de l'enfance : les Fiancées (suite). — Correspondance américaine. — Chronique musicale, par A. de Lasalle. — Memento. — Mimos. — Solutions d'échecs et de rébus.

GRAVURES : M. Ricard, ministre de l'intérieur, décédé. — M. J. Moulin, consul de France à Salonique, assassiné dans les derniers troubles. — Départ d'un train de troupes de Constantinople. — Débarquement du prince de Galles à Portsmouth. — Les abords de la grande mosquée de Salonique pendant les derniers troubles. — Salon de 1875 : la Noce à la mairie, tableau de M. Simon Durand. — Lancement du cuirassé l'*Inflexible* à Portsmouth. — Messe militaire à Lunéville. — Revue d'honneur passée à Madrid en présence du prince de Galles. — Naufrage du *Sénégal* et de la *Marie* à la barre du fleuve le Sénégal. — Mimos. — Echecs et rébus.

COURRIER DE PARIS

Il est des gens très-bons, très-doux et très-aimables, fins, spirituels, érudits; mais qui, à toutes ces qualités, joignent un vice déplorable, celui de rêver des réformes à propos de tout et à propos de rien. Leurs intentions sont honorables, sans doute, mais que les résultats de ces intentions sont déplorables et agaçants!

Voilà-t-il pas deux de ces bons esprits qui se sont mis en tête de découvrir un impôt nouveau! Devinez, je vous prie, où il sont allés le dénicher? Vous ne devineriez jamais, jamais, et plus votre sagacité serait grande, moins vous devineriez.

Ces aimables idéologues ont songé à frapper d'un impôt les vieilles pièces de théâtre; pourquoi pas les vieilles lunes, pendant qu'ils y étaient!

D'abord, tout le monde sait que pour qu'un impôt ait la moindre valeur, il est de nécessité absolue qu'il frappe tout le monde; or, l'impôt projeté par mes deux idéologues frapperait juste trois familles françaises : la famille Guilbert de Pixérécourt, la famille Victor Ducange et la famille Trois Étoiles, lesquelles sont toutes fort intéressantes parce qu'elles sont loin d'être millionnaires, du moins que je sache.

Il est vrai qu'après tout, cela ne les frapperait pas dangereusement, parce que, si je ne commets une grossière erreur, ces familles n'existent plus.

Si elles existaient, ça ne les frapperait pas davantage, parce que, si mes calculs ne sont pas faux, il résulte qu'en imposant les vieilles pièces de cinquante pour cent, ce qui serait un peu bien excessif, l'impôt rapporterait à peu près cinq cents francs et la perception coûterait près d'un million; le jeu n'en vaudrait pas la chandelle, comme vous voyez, mais c'est un prétexte, on salit du papier, on use de l'encre, et personne ne s'en plaint, pas plus le public que le marchand de papier.

Pourtant, la question a un côté cruel que vous allez toucher du doigt :

Au temps de Victor Ducange, l'auteur de *Thérèse* ou l'*Orpheline de Genève* et de deux cents drames à succès, la Société des auteurs n'existait pas et le pauvre homme ne gagna pas en toute sa vie autant que d'Ennery dans un seul mois des *Orphelines* ou du *Tour du monde*. Au temps de *Thérèse*, un drame qu'on jouait soixante ou quatre-vingts fois à Paris et dans toutes les provinces, un drame qui faisait pleurer et tressaillir d'effroi nos grand'mères, rapportait trois ou quatre cents francs.

Scribe arriva, qui mit bon ordre à ce déplorable état de choses; il fonda la Société des auteurs, et obligea les directeurs de donner un droit fixe sur leurs recettes, et tout alla pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Les pièces furent-elles meilleures? C'est une question que je ne chercherai pas à élucider, mais je ne

crois pas qu'elles aient été plus mauvaises. Personne n'est fâché, au demeurant, qu'avec le produit de l'*Etrangère* et des *Danicheff*, Alexandre Dumas achète un hôtel à l'avenue Wagram ou que d'Ennery devienne propriétaire à Antibes et en mille autres lieux avec les droits de ses pièces centenaires.

Sardou a un château à Marly, Augier une merveilleuse habitation à Bougival, et MM. Legouvé et Labiche ont fort arrondi l'héritage paternel, déjà fort respectable, et c'est justice.

Il est une chose à laquelle les deux promoteurs de l'impôt n'ont probablement pas songé, c'est que deux théâtres de premier ordre, les Français et l'Odéon, sont grassement subventionnés pour jouer les mille pièces du répertoire classique; ils les jouent le moins possible, mais l'honneur est sauf pour le ministère des beaux-arts, qui ferme les yeux juste ce qu'il faut pour ne désobliger ni Molière, ni M. Perrin, ni Racine, ni M. Duquesnel; Corneille passe par-dessus le marché.

Pour Regnard, Marivaux et autres Picard, on n'en parle même pas.

Mais on les reprendra tôt ou tard en France. Tout arrive, a dit un philosophe, et il a eu raison de dire cela.

Ce qui arrive de plus nouveau en cette semaine si chargée d'événements, c'est la création d'un cercle anglais à Paris : cela devait arriver.

Le cercle a été, en France, le premier coup de hache donné au foyer, le premier coup de couteau octroyé à l'esprit et à la causerie, deux choses qui faisaient de notre chère patrie un pays inimitable et sans rival dans le monde. La société française, si liée, si unie, donnait le ton et l'exemple de toutes les grâces et des bonnes manières.

La lumière avait beau venir du Nord ou du Midi, le soleil de l'esprit se levait à Versailles, où Pierre le Grand et Joseph II venaient le contempler à travers un verre noir, tant ils avaient peur d'être éblouis.

Chose étrange, le premier cercle qui fut créé en France, la première institution qui devait diviser et amoindrir à jamais l'esprit français fut créé par Monsieur, le comte d'Artois, qui était le gentilhomme le plus spirituel de France.

Il forma, à l'instar des Anglais, des réunions où les femmes furent exclues avec autant de soin qu'elles étaient recherchées aux soupers du Régent, et cela au bénéfice des chevaux qui, à partir de ce moment, tinrent une grande place dans le monde. Pourtant, malgré des imitations sans nombre, les cercles ne battaient que d'une aile, lorsque le cigare vint leur donner une force toute nouvelle.

Nos mères avaient des vapeurs, des nerfs, des migraines, rien qu'à l'idée qu'un homme se pourrait permettre d'allumer un cigare dans leurs salons.

Les hommes s'en allèrent, et quand, plus tard, les femmes s'aperçurent de leur faute et allumèrent des cigarettes pour ramener les déserteurs, il était trop tard; le pli était pris.

Il fallut bien en prendre son parti; ce fut long, mais enfin on se résigna. La résignation coûta cher aux maris, mais les gentilshommes ne marchandaient pas.

Il y a aujourd'hui, à Paris, une soixantaine de cercles, sans compter les tripots.

En comptant, ce qui n'est pas le vrai nombre, cinq cents membres par cercle, — il est des cercles qui en comptent quinze cents, — on peut conclure que trente mille gentlemen ne restent pas chez eux le soir.

C'est beaucoup.

A Londres, il y a plus de trois cents cercles, tous très-suivis, d'où l'on peut conclure que dans la capitale de la vieille Angleterre pas un homme ne passe la soirée chez lui.

C'est trop.

La société anglaise habitant Paris s'augmente tous les jours à la grande satisfaction des Parisiens, qui ont une grande amitié pour nos voisins, gens véritablement fort distingués.

Cette colonie a fini par comprendre qu'il lui manquait quelque chose, et, sous les auspices des plus grands noms des trois royaumes, elle forme un cer-

cle dont le succès est plus qu'assuré; d'abord parce que tous les résidents de distinction ont signé des deux mains, et aussi parce qu'on admettra de droit les membres des dix principaux cercles de Londres.

Vous jugez que si le grand prix de Paris est gagné cette année par un cheval anglais, on videra quelques bouteilles de sherry, de porto, de champagne, et qu'on poussera force *hurrah!* en l'honneur de la vieille Angleterre.

Pourvu que la question d'Orient ne vienne pas déranger nos chers voisins.

L'Odéon, mis en goût par les fortes recettes, va jouer, l'hiver prochain, *Joseph Balsamo*, d'Alexandre Dumas père, arrangé par Dumas fils. Les jeunes, il y en a toujours, commencent par crier qu'on continue d'obstruer les avenues, et qu'il serait plus naturel de jouer *Joseph Balsamo* aux Français, si la pièce est suffisamment littéraire, ou dans un théâtre de drame, si elle n'a pas les qualités exigées dans la maison de Molière.

Voilà qui est fort. Ces jeunes sont vraiment étonnants; si Dumas père et fils ne sont pas suffisamment littéraires pour aborder le premier ou le second Théâtre-Français, on se demande à qui sera réservé cet honneur.

Nous avons toujours professé un véritable culte pour Dumas père; outre tout ce que son caractère avait de cordial et de bon, nous ne voyons personne, parmi les auteurs modernes, possédant plus que lui le grand souffle dramatique. On pourra critiquer bien des négligences dans son œuvre, bien des sacrifices aux goûts déplorables d'une époque transitoire, mais nul homme de bonne foi tenant une plume ne pourra nier une puissance de conception et d'exécution qui fait de Dumas père un géant.

Je crois fort au succès de *Balsamo*; le succès du drame sera plus grand que celui du roman, parce que, depuis trente ans, l'histoire de Marie-Antoinette a singulièrement passionné les esprits, en France et ailleurs.

Quand Alexandre Dumas publiait son roman, il recevait chaque matin une avalanche de lettres féminines dans lesquelles on lui donnait ou on lui demandait des rendez-vous.

Dumas accorda et donna les rendez-vous demandés; mais, au bout de trois jours, le colosse rentra chez lui à moitié terrassé :

Toutes les femmes de Paris veulent être magnétisées, dit-il; malheureusement, je n'ai pas le temps; il faut que Maquet me remplace un peu.

Maquet n'avait pas de fluide.

Les lettres arrivaient toujours; alors Dumas, qui était la bonté même, les partageait entre ses collaborateurs et les familiers de la maison.

De Lâage, Auger, Cherville, Bocage, Hirschler, Fontaine, et jusqu'au pauvre Veillot, tout le monde eut sa part, et Dieu sait si on en usa et si l'on en abusa.

Madame, disaient ces fantaisistes en entrant, je suis le magnétiseur d'Alexandre Dumas.

Vous voyez d'ici l'aimable et curieuse réception faite à ces faux prêtres.

Un seul n'eut aucun succès : ce fut Henry De Lâage, parce qu'il magnétisait pour tout de bon.

Maintenant il faut reconnaître que cette plaisanterie d'un grand esprit eut pour plusieurs des familiers que je ne nomme pas un résultat funeste; trois se marièrent en ces rencontres et deux l'échappèrent belle.

Si le drame a le même retentissement dans les esprits féminins de nos jours, il faut se mettre à plaindre très-sérieusement l'auteur de *Ce que l'on dit pendant une contredanse*.

Et voyez les fatalités! Au moment même où j'écrivais le nom de M. de Cherville, j'apprenais avec une profonde douleur que notre excellent confrère du *Temps*, l'auteur si sympathique des *Mémoires d'un trop bon chien*, le collaborateur le plus fidèle d'Alexandre Dumas, M. le marquis de Cherville, venait de perdre sa mère.

M^{me} la marquise de Cherville avait quatre-vingt-un an. Elle a succombé à une longue et douloureuse maladie, sans que sa patience, son calme se soient démentis un seul jour. En proie aux plus cruelles

ouffrances, elle consolait son fils et regardait vers Dieu avec tranquillité.

Nous serons les premiers, mais nous ne serons pas les seuls, à témoigner en cette circonstance toutes nos sympathies à M. de Cherville, qui compte autant d'amis que de confrères.

On annonce l'arrivée, à Paris, d'un prince indien si riche, si riche, que c'est tout au plus si M. Pereire osera l'inviter à dîner.

Il est vrai qu'il y a bien d'autres personnes qui l'inviteraient, mais il est probable qu'il n'irait pas, et il ferait bien.

Ce prince, s'appelle Salas ou Salar Young; sa suite se compose d'une vingtaine de personnes, ce qui doit être très-coûteux pour venir et s'en retourner à Seringapatam, si l'on en juge par ce que cela coûte pour aller passer trois jours au Havre de Grâce.

Ce prince jaune a d'autant mieux fait de profiter du moment pour visiter Paris, que la peste de sa couleur vient de faire invasion dans l'Inde. Elle est partie de Mascate, fait des ravages terribles à Bagdad et on l'attend à Bombay.

On ne peut se douter de l'effroi produit dans les Indes anglaises par la sinistre nouvelle qu'en se rappelant que chaque heure amène la mort de milliers d'hommes.

Les ordres les plus sévères ont été donnés, naturellement; tous les navires sont soumis à une quarantaine sévère; mais, on le sait par expérience, rien n'y fait, rien ne peut conjurer le fléau, et, à l'heure présente, la tristesse doit envahir bien des cœurs anglais.

Un homme véritablement heureux, c'est, sans contredit, le prince de Galles. S'il eût retardé son voyage ou son départ des Indes de quelques semaines, il se trouverait en plein fléau.

Napoléon I^{er} aimait les gens heureux. Il eût été curieux de le voir se prendre d'affection pour un fils d'Angleterre!

Lui aussi croyait à son bonheur, et il touchait les pestiférés de Jaffa, comme si la peste qui devait l'atteindre n'était pas encore fondue.

Je ne voudrais pas dire du mal de la peste de Jaffa; c'est peut-être une peste très-corsée, mais elle n'approche pas de la peste de Djelly ou de Candahar, qui est, comme tout le monde sait, la reine des pestes.

Il y a un monsieur qui, comme aurait dit notre confrère Tallement des Réaux, a une singulière vision.

Ce galant homme, apprenant que le conseil municipal avait voté l'achèvement de l'avenue de l'Opéra, ce galant homme, dis-je, a conçu un projet.

Un homme d'infiniment d'esprit et fort lettré a fait cette remarque, plus pittoresque que vraie: « J'aime les faiseurs de projets; ils sont comme les hirondelles, ils ramènent le beau temps. »

Je ne crois pas que ce fût le cas de l'homme qui avait conçu le projet de brûler le Louvre; mais, à des exceptions près, l'idée est admissible.

Le nouveau projet du monsieur dont j'ignore le nom consisterait à faire une voie couverte, afin qu'on puisse aller de l'Opéra aux Français sans se mouiller les pieds; ce n'est pas plus absurde qu'autre chose.

Il est bien entendu qu'il ne s'agirait pas d'une galerie comme le passage du Saumon ou le passage Choiseul; non, un boulevard, un vrai, large comme le boulevard Malesherbes, mais couvert.

Les voitures passeraient là-dedans comme sur le pont d'Avignon et les promeneurs auraient des arcades au rez-de-chaussée, et au premier étage pour ambuler commodément. Des statues, des objets d'art orneraient ce formidable bazar, qui deviendrait incontestablement le rendez-vous de tous les flâneurs oisifs, et de ces milliers d'êtres humains, toujours prêts à vendre ou à acheter quelque chose, à vendre surtout.

Savez-vous qu'en réfléchissant bien, ce projet ne manque ni d'originalité ni de grandeur, et que, pour peu que son auteur soit un homme pratique, la Ville pourrait bien retrouver une grande partie de ses déboursés, en autorisant une compagnie, moyennant finance, bien entendu, à exécuter

le projet à ses risques et périls. C'est égal, il me semble qu'il fera joliment chaud là dedans.

La ville de Mulhouse est en fête, fête mélangée peut-être, mais fête utile à tant de points de vue, que nous ne saurions lui refuser toutes nos sympathies: il s'agit d'une fête du travail.

La Société industrielle vient de faire une exposition pour célébrer le cinquantième anniversaire de sa fondation. Née de l'initiative privée, cette société a déjà fait de grandes et de solides choses qui ont eu leur écho dans le monde entier.

Entre autres fêtes organisées pour la circonstance, un de nos amis de là-bas nous parle d'un bal qui présentera une originalité touchante. Les toilettes des dames doivent se circonscrire absolument dans les ressources de l'industrie cotonnière de l'endroit. Chères Alsaciennes, vous n'aurez pas grand-peine à paraître belles!

Chacun son tour.

On se souvient des cris de paon que poussèrent les directeurs des théâtres de Paris lorsqu'on autorisa les cafés-concerts à jouer la comédie.

Il y avait de quoi crier, en effet. A cette époque, un homme fort intelligent, M. Arsène Goubert, fonda un établissement remarquable sous le nom d'Alcazar d'été, aux Champs-Élysées; Thérèse en faisait les beaux jours et les beaux soirs; cela commençait à midi et finissait à minuit.

Opérettes, vaudevilles, comédies, ballets, clowns, charmeurs de serpents, café, restaurant, il y avait tout.

Et les directeurs de théâtre disaient:

— Cela n'est pas juste, nous avons des loyers excessifs, nous payons dix pour cent aux auteurs, dix pour cent aux pauvres, nous avons la garde, les pompiers et le reste; les cafés-concerts ne payent presque rien aux pauvres, presque rien aux auteurs, leur loyer est insignifiant, ils n'ont pas de garde à payer, et, sous prétexte qu'on fume chez eux, on leur a supprimé les pompiers. Donc la concurrence n'est pas possible; monsieur le ministre, nous allons succomber.

Le ministre d'alors répondit:

« Succombent tous les théâtres du monde plutôt que de voir sombrer une liberté! »

On était en plein Empire, le mot fit fortune.

Ça ne lui servit pas à grand'chose, mais il fit fortune.

Les propriétaires de cafés-concerts se frottaient les mains, et s'ils avaient eu des caissiers, les caissiers en eussent fait autant. Les dames de comptoir n'osaient pas se livrer à cet exercice devant « le client. »

Mais voici maintenant l'heure de la vengeance qui sonne, et les cafetiers ne se frottent plus que le nez en signe de désespoir.

On a annoncé que les sociétés orphéoniques venaient d'obtenir la permission de donner des concerts gratuits dans le jardin des Tuileries, et voilà les cafetiers qui, à leur tour, poussent des cris de paon.

Ils ont dit ou écrit au préfet pour lui représenter qu'ils payaient un loyer excessif à la ville de Paris.

D'abord, le préfet le savait, et leur loyer n'a rien d'exagéré; le plus cher est de dix-sept mille francs, c'est-à-dire la recette d'un beau dimanche, mettons-en deux.

Est-ce que MM. Vizentini et Castellano ne payent point des loyers à la ville? les loyers des trois théâtres dépassent quatre cent mille francs.

Dans leur désespoir, les cafetiers représentent qu'ils ont fait de grands frais pour la saison d'été; l'un d'eux parle de cinquante mille francs, c'est-à-dire la moitié de ce qu'on dépense dans un théâtre pour monter un drame ou une grande pièce.

Maintenant que nous sommes en république, il est à supposer que le ministre ne va pas manquer de rééditer le mot célèbre: « Périssent tous les cafés-concerts plutôt que voir sombrer une liberté. »

Agir autrement manquerait de logique, d'autant plus que les sociétés orphéoniques sont autrement intéressantes que les industriels en question, puisqu'ils offrent pour rien un plaisir sain et aimable à la foule qui n'aura pas besoin de renouveler.

Le concert Besselièvre seul est intéressant au milieu de tout cela, parce qu'il n'a cessé de poursuivre son œuvre, vraiment artistique. Mais qu'il se rassure, et que les pavillons de l'Horloge, des Ambassadeurs et de l'Alcazar en fassent autant; ce qu'ils prennent pour un malheur est un bonheur très-grand.

Le public des pavillons restera fidèle et les orphéons amèneront dans le quartier des Champs-Élysées un public nouveau qui ne laissera pas que d'aller grossir le nombre des spectateurs à demeure des cafés-concerts.

La foule attire la foule.

Les nouvelles d'Haïti pourraient être meilleures; la patrie de Souloque devient de plus en plus excentrique.

Comme les raisons qui ont donné lieu à la révolution ne sont pas de mon domaine, je laisse aux grands confrères le soin de vous en instruire. Qu'il vous suffise de savoir qu'aujourd'hui on perfectionne les révolutions d'une façon remarquable; les émeutes suivent la marche imperturbable du progrès.

Ainsi, au milieu de la bagarre, le président et le vice-président ont été massacrés. Le vice-président est mort, le président n'en vaut pas mieux; le général Lorquet a été massacré également. Pour qu'il n'y ait pas d'erreur, on a massacré ceux qui attaquaient et ceux qui défendaient le président.

M. de Montluc disait: « Tuez toujours, Dieu reconnaîtra les siens. » Là, impossible de les reconnaître, ils étaient tous noirs.

Oui, mais dans tout ça qui demandera l'amnistie?

JULES NORIAC.

EXPOSITION DE 1878

PROJET DE M. BIONNE

Le *Monde illustré* est heureux de donner à ses lecteurs un dessin de ce que serait le projet si remarquable de M. Bionne pour l'Exposition universelle de 1878 au milieu de Paris; nous nous sommes inspirés pour faire ce dessin de l'exposé présenté par M. Bionne et du rapport remarquable de M. Garnier, l'éminent architecte de l'Opéra, qui approuve de tous points ce projet nouveau et grandiose.

Nos lecteurs, en suivant le dessin mis sous leurs yeux, peuvent se rendre compte combien tout est prévu; la circulation reste entière; les palais des expositions sont tous entourés de jardins pleins de magnifiques ombrages qui rompent la monotonie et distraient le visiteur; et, de cette façon, on peut aller partout, tout voir sans fatigue, sans confusion.

Mais, chose la plus importante, le jardin, la galerie des machines, le palais des fêtes, qui n'est autre que la place de la Concorde couverte au-dessus de l'obélisque, seraient ouverts le soir, et quel spectacle magique que tout cela brillamment illuminé!

Ajoutons que des prix en argent, de 500 à 50,000 francs seraient donnés aux exposants, à côté des récompenses pécuniaires; que, pour les visiteurs, chaque entrée d'un franc leur donnerait droit au tirage de lots choisis parmi les produits les plus remarquables et de sommes d'argent variant de 100 fr. à 100,000 fr., tirage qui aurait lieu chaque mois, et auquel concourraient toutes les entrées du mois. Une part des recettes serait mensuellement affectée à la formation de ces lots; et remarquons qu'on peut dire que c'est là un partage des bénéfices avec les visiteurs. Ces quelques explications d'un projet que tout le monde connaît fait voir qu'il nécessite l'épithète de gigantesque qui lui a été donnée, et nous ne doutons pas que les Chambres ne le prennent en sérieuse considération, d'autant qu'il ne coûterait rien ni à l'État ni à la ville de Paris.

NOS GRAVURES

Le massacre de Salonique

Dans notre dernier numéro nous avons raconté les tristes scènes dont la ville de Salonique a été le théâtre, et qui ont surpassé comme importance et retentissement les récents massacres de Travnik, de Prizrend et d'Eski-Zagra (Bosnie et Bulgarie), où de nombreux chrétiens ont été victimes du fanatisme et de la cruauté des musulmans.

Quiconque ne connaît que superficiellement le caractère des Ottomans, ne peut pas bien juger de la haine profonde qui divise depuis longtemps les sujets raïas, grecs ou slaves des sujets musulmans proprement dits. Pour nous, qui avons été témoin oculaire des nombreux méfaits commis par les Turcs, excités par les prédications stupides et farouches d'ulémas et de muftis, venus de Stamboul, nous n'avons pas été surpris à la nouvelle du massacre des consuls de France et d'Allemagne à Salonique.

La population de cette ville ne le cède en rien comme férocité à celles qui habitent l'intérieur des provinces, et, à Salonique aussi bien que dans les autres parties de l'empire ottoman, l'influence et l'autorité des gouverneurs sont nulles et méconues, le prestige du gouvernement



M. JULES MOULLIN, consul de France à Salonique
assassiné pendant les derniers troubles.

s'effaçant totalement devant celui des fanatiques ulémas.

Notre dessin représente la mosquée appelée Saatly-Djami ou mosquée de l'Horloge, et qui porte également le nom de Sophia-Djami-Kutchuk ou petite Sainte-Sophie, en souvenir de celle de Constantinople. Avant la conquête, cet édifice, ainsi que la plupart de ceux qui existent à Salonique, était consacré au culte orthodoxe. Aujourd'hui, il est devenu la principale mosquée ou djami des Turcs. C'est là et tout près du petit cimetière turc et du conak (maison du gouverneur), qui touchent au djami, que les deux consuls ont été massacrés.

P. S. — M. Jules Moullin, notre digne représentant à Salonique, dont nous donnons également le portrait, n'était âgé que de trente-deux ans. Il avait débuté dans la carrière des consulats en qualité d'élève-consul à Alexandrie, et avait ensuite occupé des fonctions importantes à Tunis et à Bosna-Seraï avant d'être appelé au poste de Salonique.

Beau-frère de M. Abbot, consul d'Allemagne à Salonique, lequel a également partagé son triste sort, M. Moullin laisse une jeune femme et deux enfants dont le plus jeune n'est âgé que de quatorze mois.

D'après les dernières dépêches, deux cent seize des principaux meneurs ont été arrêtés par les autorités turques et six auraient été exécutés.

BIANCONI.



AFFAIRES D'ORIENT. — Constantinople. — Départ d'un train de troupes pour Tatar-Bazardjik, où a éclaté l'insurrection bulgare.
(Dessin de M. Valnay, d'après le croquis de M. Hayette, notre correspondant à Constantinople.)



ANGLETERRE. — Portsmouth, — Débarquement du prince de Galles dans le Dockyard, — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Collingridge.)

M. Ricard

DANS la nuit du 11 au 12 mai dernier, M. Ricard, ministre de l'intérieur, succombait à une attaque foudroyante de la maladie de cœur dont il souffrait depuis quelque temps.

Cet événement tragique appelle quelques détails biographiques sur l'homme d'État qui vient de mourir.

M. Amable Ricard était né le 12 juin 1828, dans le département du Cher. Après avoir fait son droit à Poitiers, il vint se faire inscrire comme avocat au barreau de Niort et, pendant, toute la durée de l'empire, se consacra exclusivement à sa profession.

Au 4 septembre 1870, il fut d'abord nommé préfet des Deux-Sèvres, puis commissaire extraordinaire de la Défense nationale dans les départements des Deux-Sèvres, de la Vendée et de la Charente-Inférieure. Le 8 février 1871, il fut élu membre de l'Assemblée nationale par 36,118 voix et siégea au centre gauche. A partir de ce moment, son rôle politique s'accrut chaque jour. D'abord comme président, ensuite comme délégué du centre gauche, il eut une influence très-considérable dans les négociations qui aboutirent au vote des lois constitutionnelles. Au mois de mars 1875, il fut appelé à la vice-présidence de l'Assemblée nationale et fut ré-élu deux fois.

Les élections du 20 février 1876 ne furent pas favorables à M. Ricard. Cet échec fut réparé, le 15 mars, par sa nomination, comme sénateur inamovible, en remplacement de M. de la Rochette. Il avait été appelé, le 9 mars, au ministère de l'intérieur, en remplacement de M. Buffet, et n'avait accepté que provisoirement ce poste, jusqu'à son élection au Sénat.

M. Ricard était de complexion puissante. Sa tête forte, couronnée par une épaisse chevelure, qu'il portait longue et rejetée en arrière, s'attachait sur des épaules robustes par un cou trapu. Ses yeux, un peu petits, brillaient sous ses paupières tombantes... La blancheur du front, haut et bombé, faisait ressortir la vivacité de leur éclat. Son visage replet et complètement rasé avait une sérénité toute particulière et respirait une franchise absolue. Son torse, trop développé pour sa taille, donnait à sa démarche quelque chose d'alourdi. En somme, il avait l'apparence vigoureuse de ces gens auxquels on promet un siècle d'existence... Mais cet extérieur était trompeur, et depuis longtemps M. Ricard était menacé du coup sous lequel il vient de succomber.

Constantinople

MONSIEUR le Directeur, j'ai l'honneur de vous envoyer le croquis d'un train chargé de canons, de chevaux et de soldats, partant pour Tabar-Bazardjik, sous la direction du colonel Richard-Bey. Le trajet par le chemin de fer de Roumélie s'est accompli en trente-six heures, et le déchargement des cent quinze wagons formant le convoi n'a demandé que quatre heures. Le tout a été dirigé sur Niche.

Mon croquis représente le départ de ce train de la gare de Sirkidje-Yskilessi, à Constantinople. Dans le fond, s'élève la fameuse mosquée Suleïmanie.

Veuillez agréer, etc. — HAVETTE.

Arrivée du prince de Galles à Portsmouth

LE 12 mai dernier, après plus de six mois d'absence, le *Serapis* rentrait dans le port de la vieille cité de Portsmouth. Ce jour-là, le ciel était magnifiquement pur et semblait lui-même vouloir fêter le retour du prince héritier.

Dans l'intérieur du Dockyard, au centre du débarcadère, s'élevait un pavillon où le prince devait recevoir les adresses. L'artillerie et l'infanterie de la marine royale formaient, avec un détachement de marins, la garde d'honneur.

Vers les deux heures et demie, le salut annonçant l'arrivée en vue de la flottille royale se fit entendre. Quand le *Serapis*, suivi du *Raleigh*, de l'*Osborne* et de l'*Enchanteresse*, dépassa les vaisseaux cuirassés mouillés en rade en dehors de Spithead, les équipages montèrent sur les vergues et poussèrent les trois hurrahs

réglementaires; puis le tonnerre de l'artillerie des forts se mêla avec celui de la flotte et les acclamations de la foule qui encombraient la plage de Southsea. Sitôt que le *Serapis* toucha le quai, le duc de Cambridge, le duc de Connaught, lord Alfred Paget, M. Ward Hunt, les lords de l'Amirauté et sir Léopold M'Clintock montèrent à bord du navire. Le duc d'Édimbourg et le duc de Sutherland étaient partis le matin, sur l'*Enchanteresse*, avec la princesse de Galles et ses enfants.

Quand le prince de Galles apparut sur la passerelle, il fut accueilli par de bruyants hurrahs qui ne cessèrent que lorsqu'il mit enfin le pied sur le sol anglais. Prenant alors place sous le pavillon, avec la princesse et ses enfants, les ducs et sa suite, il entendit la lecture d'une adresse faite par le greffier municipal, à laquelle il répondit gracieusement. Le prince et la princesse montèrent ensuite dans leur voiture et se rendirent à la station du chemin de fer, en traversant les rues de Portsmouth, toutes pavoisées de drapeaux aux couleurs de l'Union Jack.

Lancement de « l'Inflexible »

UNE foule immense, qu'on peut évaluer à plus de trente mille personnes, était assemblée le 27 avril dernier dans le Royal Dockyard de Portsmouth, afin d'assister au lancement du cuirassé *Inflexible*, opération qui a été couronnée du plus grand succès. Les Chambres des pairs et des communes, ainsi que les lords de l'amirauté, étaient présents à cette cérémonie que présidait la princesse Louise. Après que celle-ci eut baptisé le navire et que l'aumônier du Dockyard, le révérend J. Cawton, eut récité les prières, une salve d'honneur fut tirée et les derniers états jetés bas. Ce que ce lancement a de curieux, c'est le moyen ingénieux employé pour cette opération, autrefois si difficile et si dangereuse. C'est grâce à un simple contact électrique que la princesse fit subir à la machine que l'on vit l'énorme masse cuirassée s'ébranler et glisser dans l'eau, au milieu des vivats enthousiastes.

L'*Inflexible* avait été mis sur chantier le 24 février 1874, et présente le plus complet et le plus formidable type de tous les cuirassés de la flotte britannique.

Messe militaire à Lunéville

LE dimanche 30 avril, une brillante messe militaire inaugurait le nouvel autel de campagne construit, par l'artillerie, au champ de Mars de Lunéville. L'état-major, les deux brigades de cavalerie et deux batteries d'artillerie y assistaient; l'état-major placé en face de l'autel, la brigade de chasseurs rangée à droite, et celle des dragons à gauche, dessinant un vaste triangle dont l'artillerie formait la base. A l'issue de la cérémonie, eurent lieu successivement le défilé au trot et au galop, ainsi que quelques manœuvres de cavalerie.

Le prince de Galles à Madrid

DES fêtes magnifiques ont signalé le passage du prince de Galles à Madrid : réceptions d'honneur au palais royal, chez les ducs de Sesto et de Baylen, représentations de gala au théâtre d'Orient, courses de taureaux, etc., etc. Nous donnons dans notre présent numéro un dessin de notre correspondant espagnol représentant le cortège royal à la grande revue d'honneur du 26 avril. — Trois divisions, présentant un effectif de 16,000 hommes, commandées par les généraux Vargas, Terrero, et le comte de Cumbres Altas, étaient rangées en bataille sur le Prado et les avenues environnantes.

Après avoir parcouru le front des troupes, S. M. Alphonse XII, le prince de Galles et son frère le prince Arthur allèrent se placer en face de l'église San José, et les divisions, s'étant formées en colonnes par sections, défilèrent devant eux, excitant la plus vive admiration chez leurs augustes hôtes par leur bonne tenue et la rapidité de leurs mouvements.

Sénégal

LE 13 février dernier, à midi, le brick français *Marie*, de Marseille, et son remorqueur, le vapeur le *Sénégal*, étaient jetés à la côte sur les bancs sud de la pointe de Barbarie, au moment de franchir le chenal de la barre du Sénégal.

Ce passage, fort dangereux pour les navires d'un fort tirant d'eau, les oblige, pendant la mauvaise saison, à l'époque des ras de marée, à stationner des mois entiers, les uns en dehors de la barre, attendant le moment favorable pour rentrer dans le fleuve, afin de remonter jusqu'à Saint-Louis; les autres, au contraire, pour gagner la pleine mer. Quelquefois on a vu deux navires se rencontrer sur la barre extérieure: l'un sortant du fleuve, en profitant d'un dernier moment d'embellie, l'autre arrivant de France et ne pouvant user de la marée pour rentrer. Ce dernier, obligé de mouiller sur ce point, y stationne quelquefois assez longtemps pour que le premier ait le temps d'aller en France et de revenir ensuite au Sénégal. Aussi, vu ces grandes difficultés de communication, les marchandises atteignent à Saint-Louis des prix bien plus élevés qu'aux Antilles et à la Guyane, qui sont cependant plus éloignées de la métropole.

Une compagnie de remorquage, ayant plusieurs bateaux à vapeur affectés à ce service, fait le mouvement d'entrée et de sortie sur la barre. Quoique rendant d'immenses services à la colonie, cette compagnie ne réalise pas de gros bénéfices, ce qui donnerait à désirer qu'elle fût subventionnée par l'État.

COURRIER DU PALAIS

La semaine sombre. — Comment les légendes se transforment. — Le meurtre en plein soleil. — Les aveux rétractés. — Le crime par passion. — Une fiancée qui se dedit. — La poésie des coutelas. — Les héros de roman sur le banc des assises. — Les calculs de l'avare. — Mauvais succès. — Homère en gage. — Ne touchez pas aux armes à feu. — La lettre d'un chrétien.

CETTE semaine, nous sommes au noir; le lugubre domine. Vous avez suivi, sans doute, les différentes phases du crime de Lormont, jugé par la cour d'assises de la Gironde? Lormont est, paraît-il, une des plus jolies promenades champêtres des environs de Bordeaux, c'est un site qui n'éveille que des idées gracieuses; on y remarque surtout le « chemin des Amoureux. » On le débaptisera, a dit M. le président, et il prendra le nom du « chemin des Assassins! » Voilà comment les légendes se transforment!

En dehors de l'impression douloureuse que cause toujours à tout le monde une catastrophe sanglante, nous nous sentons particulièrement attristés quand le meurtre vient assombrir un de ces paysages que nous aimons; il semble que le sang et les pensées criminelles aient pour effet de souiller à jamais l'herbe, les arbres, les fleurs et jusqu'aux horizons; où l'on allait errer l'âme épanouie, on se promènera désormais le cœur serré! On se trouve condamné à refaire constamment dans son imagination la scène terrible que l'on connaît, et l'on se demande en même temps : comment une résolution aussi effrayante a-t-elle pu persister en présence de cette verdure splendide et de ce soleil éblouissant?... et pourquoi ces trois individus, deux hommes et une jeune fille, ont-ils égorgé ce pauvre ouvrier de vingt ans, pour arriver à se partager une cinquantaine de francs qu'il pouvait avoir dans sa poche? Méry était un jeune ouvrier serrurier qui venait de quitter Jonzac, son village, pour aller travailler à Bordeaux. Malheureusement pour lui, en se promenant dans les rues de la ville, il rencontra Juliette Garnier, une fille de Jonzac, avec qui il renouvela connaissance. Le lendemain, il déjeunait dans un cabaret en compagnie de deux conducteurs de bœufs, Bouchau, dit le Manchot, et Pascal. Une promenade fut projetée pour le lendemain; Méry va retrouver Juliette à Lormont; celle-ci lui fait gravir la colline, le conduit peu à peu dans un endroit désert, et là apparaissent tout à coup le Manchot et

Pascal; c'est ce dernier qui frappe d'un premier coup de couteau et renverse le jeune homme, après quoi il l'égorge, comme si c'était un mouton. Telle est la scène hideuse que retrace l'accusation, et les aveux complets de Juliette Garnier ont confirmé ce récit en tous points. Mais cette malheureuse fille est revenue sur ses aveux, et elle s'est énergiquement rétractée à l'audience; de sorte qu'il a bien fallu suivre les accusés pas à pas dans leurs explications confuses. Il a fallu surtout entendre une trentaine de témoins pour détruire un alibi invoqué par Bouchau, et, il faut le dire, préparé, combiné avec une certaine adresse.

Les dénégations des accusés ont été persistantes et absolues; les preuves les plus accablantes n'ont pu les faire départir de ce système, et après l'arrêt qui a condamné Pascal à la peine de mort, Bouchau et Juliette Garnier aux travaux forcés à perpétuité, ils protestaient encore de leur innocence.

Ce sont là les malfaiteurs vulgaires, c'est l'assassinat suivi de vol, auquel sont arrivés des gens mal famés et ayant déjà subi, du reste, plusieurs condamnations pour vols. Mais la cour d'assises de la Seine va nous donner encore l'exemple de ce qu'on appelle un crime de passion; un jeune homme, animé d'un amour furieux, a tenté d'assassiner sa jeune cousine, qui, après lui avoir promis de l'épouser, refusait de tenir sa promesse.

En effet, voilà qui est tout à fait intéressant et tout à fait romanesque. Quel superbe héros de roman que ce commis libraire de vingt-huit ans, qui prouve sa passion en allant acheter un énorme couteau de cuisine et en ayant bien soin de le repasser! Oh! les beaux sentiments, qui prennent un tranche-lard pour organe! comme c'est poétique! Pour ma part, j'avoue qu'en pareil cas je ne comprends même pas l'indulgence, et j'éprouve le plus vigoureux mépris pour ces poseurs du meurtre.

La mère de Trouvé avait recueilli sa nièce, orpheline à l'âge de six ans, et elle l'avait élevée dans sa maison. L'enfant avait grandi, et Trouvé s'était fait aimer d'elle et avait formé des projets de mariage avant même qu'elle n'eût seize ans. Ce jeune homme avait, à ce qu'il paraît, perdu la place qu'il occupait à Paris, et il avait dû aller chercher de l'occupation en province. Quand il revint, Augustine lui déclara qu'elle ne le trouvait pas assez travailleur pour faire un bon mari, et qu'elle était résolue à rompre leurs engagements. Du reste, pour échapper aux obsessions de son cousin, elle s'était placée chez une dame tenant une librairie dans un quartier éloigné. « Elle a bien fait de s'éloigner, aurait dit la mère de Trouvé, car partout où mon fils pourra la trouver, il la tuera. » Trouvé, de son côté, n'épargnait pas les menaces à Augustine quand il la rencontrait, et dans quel langage! « Je te crèverai la paillasse, à toi et à ta patronne! »

Il n'y manque pas; il se rend un soir dans cette maison, il tire son couteau, il frappe sa cousine d'un premier coup à l'épaule; elle veut fuir, mais il lui barre le passage et lui porte un second coup, qu'elle pare en se coupant les mains. Et puis il est désarmé par des sergents de ville; il est conduit au poste, et en quittant sa cousine, il lui crie: « Quel malheur que je t'aie manquée; je te visais au cœur! » Voilà le héros; mais sur le banc des assises, il est moins fier; il ne se souvient plus de rien, hormis de ceci, par exemple, qu'il n'a jamais eu l'intention de donner la mort; mais l'émotion, le chagrin, lui ont fait tout oublier. Il est parvenu ainsi à n'être condamné qu'à quatre années d'emprisonnement.

Courbis, ce vieux cultivateur de soixante-sept ans, ne visait pas à la poésie, lui; sa passion, passion furieuse aussi, était l'argent. Il avait imaginé, il y a deux ou trois ans, d'épouser une bonne femme de son âge, — ayant du bien, bien entendu, — et il s'attachait avec persistance à la faire mourir le plus vite possible, sans la tuer positivement. La nuit, il se levait brusquement, arrachait sa femme du lit et la poussait dans une loge à porcs où il l'enfermait. Voilà une de ses gentillesses. Cependant Courbis fut arrêté et condamné pour coups et blessures volontaires à un an de prison. C'est alors qu'il conçut le projet criminel de faire assassiner sa femme. Il dit à deux jeunes gens, Gélas, âgé de dix-neuf ans, et Chazeau, âgé de vingt et un ans, ses compagnons de prison, que rien n'était plus facile que d'aller tuer sa femme restée seule dans une maison à peu près isolée, qu'il les récompenserait largement, et que, d'ailleurs, ils trouveraient une somme de 2,000 francs

dans une armoire. Ces deux misérables se laissèrent gagner, et le crime fut en effet consommé. Courbis espérait bien échapper à la répression; mais il comptait sans les révélations de ses deux agents, et la cour d'assises de la Drôme a prononcé contre lui la peine suprême. Chazeau et Gélas, qui tous les deux ont des antécédents judiciaires, ont été condamnés aux travaux forcés à perpétuité.

Après avoir longtemps erré dans la Grèce antique, le bon Homère ne sait-il donc plus où poser sa tête? Depuis dix-huit mois, il repose dans le logement de deux courtiers de commerce, qui peut-être savent le grec. C'est égal, j'aime à croire qu'il dort: *aliquando bonus dormitat Homerus*. *L'Iliade*, *l'Iliade* entière, toute l'édition, volumes brochés, volumes reliés, volumes en feuilles, vingt-six planches gravées pour les illustrations, tout cela a été donné en garantie d'un prêt de 600 francs par M. Legrandville. Le remboursement devait être effectué au bout de six mois; mais M. Legrandville, qui a traduit *l'Iliade* en français, n'a pas pu assez vite la traduire en argent, et les prêteurs demandent au juge des référés l'autorisation de faire vendre l'édition par un commissaire-priseur. M. Legrandville demandait seulement un délai pour tirer parti de son *Iliade* dans de meilleures conditions. Le juge lui a accordé un mois.

Et pourtant, c'est peut-être là la traduction toujours attendue! Qui sait?

Deux jeunes gens, deux garçons jardiniers, Cerneau, âgé de vingt ans, et Amiot, âgé de vingt et un ans, jouaient avec un pistolet qui n'était pas chargé — huit jours auparavant. — Hélas! c'est toujours ainsi.

Le coup est parti; Amiot a été tué, et Cerneau a été cité devant le tribunal correctionnel sous la prévention d'homicide par imprudence. Ses regrets, ses larmes, avaient déjà bien disposé le tribunal à se montrer indulgent, et M^e Laviolette, son défenseur, a donné lecture d'une lettre touchante adressée à Cerneau par le père de la victime.

« Mon cher garçon, lui dit-il en commençant, j'espère que la justice ne sera pas pour vous plus sévère que moi... Je comprends que c'est une chose qui ne s'effacera pas vite de votre mémoire; mais, enfin, il faut que nous fassions tous un effort sur nous-mêmes pour nous résigner, et le bon Dieu nous aidera à supporter nos peines plus facilement. Vous me demandez pardon? Oui, je vous pardonne... »

Le tribunal a entendu cette recommandation si chrétienne, et il n'a condamné Cerneau qu'à quinze jours de prison.

PETIT-JEAN.

LE SALON DE 1876

III

MM. J. Blanc. — Puvis de Chavannes. — Maillot. — L. Olvié. — Beyle. — Chelmonski. — Munkacsy.

LE projet d'orne l'église de la naïve patronne de Paris de peintures, non plus panthéistes, mais chrétiennes, a reçu un commencement d'exécution, et le visiteur du Salon peut se faire une idée de ce que sera cette décoration conduite à son parfait achèvement. Hâtons-nous de le dire, l'épreuve est des plus heureuses; une faveur unanime semble accueillir le début de ces importants travaux.

Dans une esquisse exécutée au onzième des dimensions définitives, M. Blanc donne l'aperçu général de la paroi confiée à son talent. On sait que l'intérieur du Panthéon est divisé en un grand nombre d'entre-colonnements, d'environ trois mètres et demi de large chacun. Or, sur trois de ces espaces se déroule la *Bataille de Tolbiac*, que n'interrompt point les colonnes cannelées et engagées dans la muraille, et qui semble vue à travers un portique; dans un quatrième entre-colonnement est représenté le *Baptême de Clovis*, et, au-dessus de ces deux sujets, s'étend une frise.

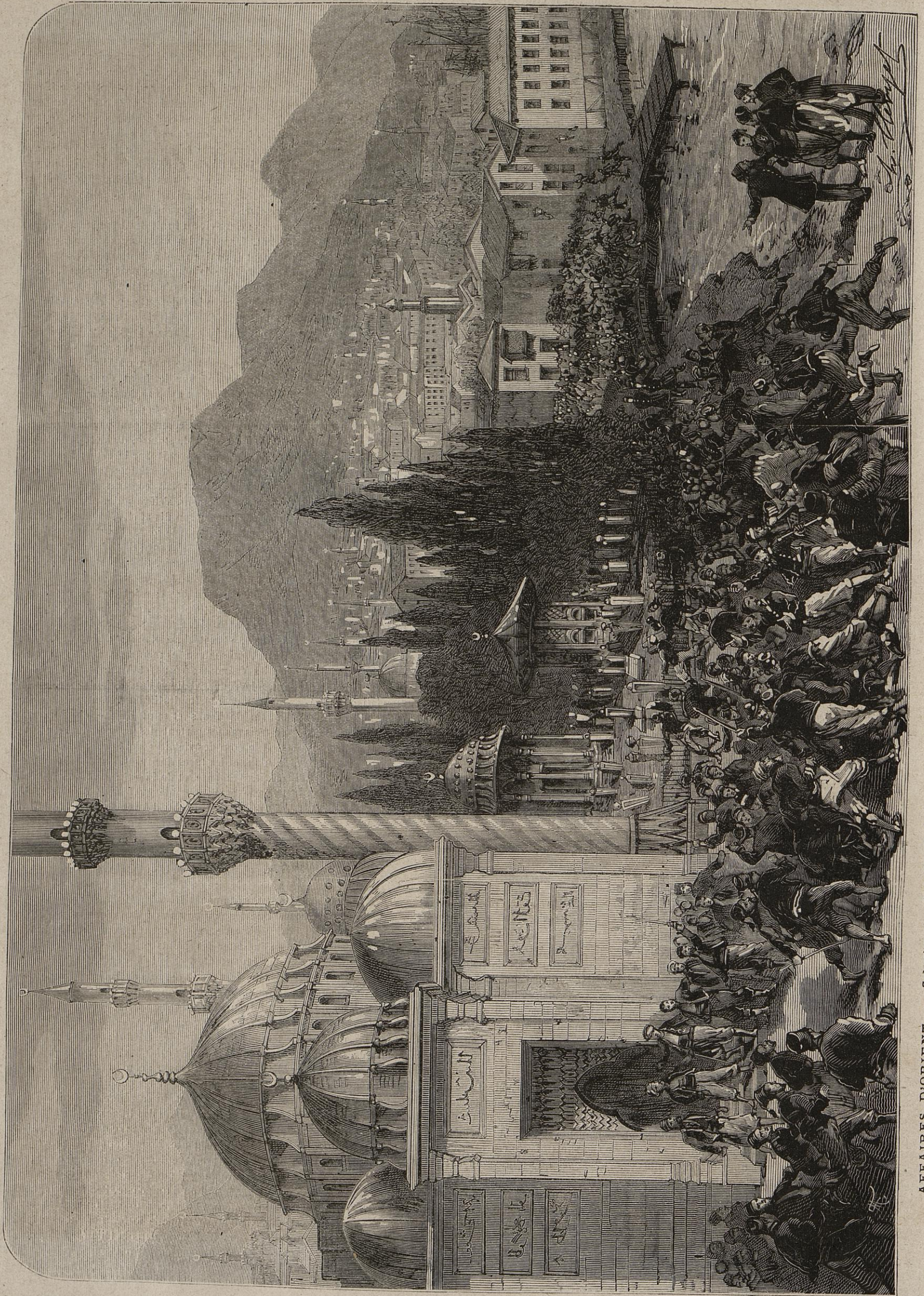
Naturellement, pour la *Bataille de Tolbiac*, l'artiste a choisi le moment aigu de la journée, celui où Clovis est blessé, couvert de son sang et de celui des ennemis, où ses troupes refoulées sont prêtes à se débâter tout à fait. Il est au centre de la composition, au milieu de

morts et de mourants, monté sur un haut coursier blanc qu'un jeune soldat s'efforce d'entraîner loin d'une mêlée aussi furieuse. A droite, la déroute des Franks s'accuse; les guerriers se précipitent en désordre vers leurs charriots, d'où les repoussent leurs femmes qui les excitent, au contraire, exaspérées, hurlant, criant, les poings tendus, à retourner au combat. De ce côté, on remarque Sighebert, roi des Ripuaires, atteint d'une blessure et que des *fidèles* secourent dans cette conjoncture extrême. A gauche, s'avancent en bataillons épais, leur roi en tête, les Allemands certains de la victoire. Mais Clovis, reculant pour la première fois, invoque avec ardeur le Dieu du ciel que lui a prêché Clotilde, et l'effet de cette prière est tellement prompt et soudain qu'il parle encore que le miracle s'accomplit déjà à son insu: Jésus-Christ écarte les nuées qui retiennent ses légions d'anges; ceux-ci, au bruit des trompettes célestes, s'élancent, frappent les vainqueurs de coups invisibles, raniment les vaincus, et à l'instant Clovis verra ses soldats accomplir de nouveaux prodiges, les Allemands en fuite ou tomber en foule autour de lui.

Le panneau voisin de cette superbe épopée contient le *Baptême de Clovis*. Clovis est représenté debout dans la piscine, où il confesse « le Fils et l'Esprit égaux au Père. » Des *leudes* l'entourent, préparés eux aussi pour le baptême, ainsi que ses sœurs Alboflède et Lanthilde, et Rémi répand sur le front du royal néophyte le chrême miraculeux apporté du ciel même par une colombe plus blanche que la neige.

Dans la frise, en commençant par la gauche, apparaît d'abord, haut de stature, d'aspect farouche, Clovis que la Religion conduit par la main; à ses pieds, l'on distingue la basilique des Saints-Apôtres, où il fut enseveli et qu'il avait fait construire, avec Clotilde, au lieu où, précisément, s'élève aujourd'hui le Panthéon. Derrière, marche son fils aîné, Théodorik, auquel Clotilde ne donna point le jour, et compagnon des exploits de son père. Puis, s'avance Clotilde accompagnée de ses trois enfants: Clodomir, Childebert, Clotaire. Viennent ensuite le Romain Aurelianus, saint Rémi, tenant le vase de Soissons brisé; saint Avitus, grand poète religieux, grand théologien, politique éminent, évêque de Vienne; saint Waast, qui prêcha les tribus saliennes, à Arras, et catéchisa Clovis; Galavorius, évêque de Béarn, qui souleva les montagnards de son diocèse contre les Visigoths; Vérus et Volusianus, tous deux évêques de Tours, victimes l'un et l'autre de leur attachement aux intérêts des Franks. On voit ensuite saint Martin de Tours et saint Hilaire de Poitiers, suivis de trois génies portant des cartels où le peintre a inscrit le nom des victoires de Soissons, de Tolbiac, de Voulon, et les titres de consul, que Clovis reçut de l'empereur Athanase, et de Fils aîné de l'Église, que lui octroya le pape, nommé également Athanase. L'artiste eût pu y joindre celui d'Auguste; le roi des Franks se l'attribua lui-même, sans en demander l'investiture à personne. Enfin, trois fiers guerriers, chargés des dépouilles des Romains, des Allemands et des Goths, sonnent une fanfare triomphale, et la frise se termine avec Grégoire de Tours, qui écrit, sous la dictée d'un ange, sa fameuse *Histoire des Franks*.

Une description aussi brève d'une œuvre aussi considérable est nécessairement incomplète. Je me borne à en indiquer les points principaux, les intentions les plus importantes, et je laisse au regardant le plaisir de découvrir, dans la *Bataille de Tolbiac*, composition fourmillante et touffue, où tant d'hommes s'entre-heurtent et se tuent, les épisodes particuliers qui donnent de l'intérêt à chaque partie et ajoutent à l'effet grandiose et terrible de l'ensemble. La *Bataille de Tolbiac* est de la famille de la *Bataille de Constantin*; elle en a l'ampleur, l'assiette majestueuse, l'élan, la force; le *Baptême de Clovis* se distingue par les qualités qui lui conviennent, et, sous le rapport du caractère général, du choix des détails et du rythme des lignes, la frise peut se comparer sans désavantage avec ce que l'on connaît de plus noble dans ce genre. Nous sommes, il est vrai, en présence d'un projet seulement, d'un simple croquis peint, c'est-à-dire de quelque chose comme le scénario d'une pièce, le brouillon d'un poème. Peu importe, nous avons une confiance entière, sans mélange, dans le résultat final. Qu'on se rappelle le beau et robuste tableau de l'*Invasion*. D'ailleurs, dans la toile (*la Délivrance*) qu'il expose en même temps que son esquisse, M. Blanc donne assez de témoignages de savoir et de raison, de conscience et de volonté pour que la suite de ses travaux nous laisse sans la moindre inquiétude.



AFFAIRES D'ORIENT. — Salon'que. — Les abords de la mosquée Sa-ty-Djami pendant les derniers troubles. — (Dessin de MM. Clerget et Valray, d'après le croquis de M. Bianconi.)



Bureaux : 13, quai Voltaire.

SALON DE 1876. — UN MARIAGE A L'ÉGLISE, tableau de M. Simon Durand. — (Dessin de M. E. Guillaume.)

Le Monde illustré. — N° 997.

Sans aucune appréhension, également, nous attendons l'achèvement des travaux confiés à M. Puvis de Chavannes, car ce que nous en voyons promet d'avance l'une des plus belles fresques du Panthéon. L'enfance de sainte Geneviève a fourni les sujets exécutés par l'artiste. Il s'agit de deux compositions; l'une très-considérable, couvrant, comme la *Bataille de Tolbiac*, trois entre-colonnements de l'intérieur de l'église; l'autre renfermée dans un seul panneau.

Dans le cadre le moins vaste, Geneviève, la bergère, pieuse enfant d'une dizaine d'années, est en prières, à genoux, mains jointes, devant une croix de bois grossièrement façonnée. Ses moutons paissent çà et là. Au premier plan, un hûcheron et une femme tenant un enfant dans les bras, s'arrêtent, émerveillés d'une foi si vive. La scène se passe au milieu d'un paysage d'une grande réalité, avec ses contours simples et austères. L'autre composition, de beaucoup la plus importante, représente saint Germain d'Auxerre rencontrant la petite Geneviève aux environs de Nanterre. Au moment de s'embarquer avec saint Loup, de Troyes, pour aller combattre le pélagianisme dans l'île de Bretagne, berceau et foyer de cette hérésie, il distingue dans la foule pressée sur ses pas une enfant marquée, pour lui, du sceau divin. Il l'interroge. Frappé de ses réponses, il prédit à ses parents les hautes destinées qui l'attendent. Rien de plus touchant que la mise en scène de ce programme. Au milieu, Geneviève et ses parents écoutent naïvement l'homme vénéré dans toute la Gaule pour ses lumières, son courage et ses rares vertus; des femmes, des hommes sont à genoux; d'autres, au second plan, s'entretiennent avec saint Loup. A gauche, à moitié coupée par le cadre, et amarrée à la rive, est la barque qui doit emmener les deux évêques; des matelots regardent ce qui se passe, attendant patiemment l'instant du départ; au fond, l'on transporte à la hâte, enveloppé de couvertures, un malade que l'un des saints guérira peut-être d'un signe, d'une parole. A droite, les abords d'une étable: une femme traite une vache, une autre lui tend une jatte, un marmot s'occupe des poulets; on voit aussi un vieillard se traînant à grand-peine, s'aidant d'un bâton, avide de contempler les hardis missionnaires. Plus loin, les mules qui ont porté saint Loup et saint Germain en ces parages, et des hommes causant entre eux.

Cela n'est encore indiqué que d'un trait sobre, sans artifice, éliminant les menus accents de la nature, renforcé par endroits de larges hachures; on se rend compte aisément, néanmoins, du bel agencement des groupes, de la heureuse placidité des gestes et des expressions, de la sérénité grave et souriante à la fois de l'ordonnance générale. On sent comme un souffle frais d'idylle traverser ce paysage aux lignes douces et fermes que ne trouble aucune brusque combinaison d'un pittoresque outré. Quelle distinction sans roideur et sans morgue, quelle vérité sans bassesse dans la pose de ces personnages, humbles travailleurs des champs, accoutumés aux soins vulgaires du ménage! Comme tout est juste, humain, senti, correct dans l'ensemble, sinon dans le détail! Telle qu'elle est, c'est-à-dire inachevée, l'œuvre semble parfaite, et tient au Salon une place que personne ne conteste sérieusement; lorsqu'elle aura reçu sa dernière parure, quand le peintre l'aura revêtue de sa suprême toilette, combien elle plaira davantage encore! Regardez le tableau de *Sainte Geneviève en prières*, tout à fait terminé, lui. Si la couleur est dépourvue de ressort et dénuée d'oppositions imprévues, de prestiges piquants, elle retient pourtant, elle séduit. Eh quoi! voilà une poussière grise et mate, une brume laiteuse qui estompe les lumières et les ombres, et cette tonalité extra-naturelle exerce un charme indéniable! C'est que si l'art a son point initial dans le vrai, il a aussi des attributions plus élevées et plus nobles à satisfaire que l'imitation littérale des objets et des personnes; c'est que sa fin n'est pas seulement de tromper les yeux, mais plutôt d'arriver à cette hauteur de pensée qui domine la représentation, même parfaite, des individus et des choses.

La place me manque pour parler, avec tous les développements qu'il comporte, du carton de M. Maillot, la *Procession de la chaise de sainte Geneviève, à Paris, en 1496*, fait en vue, lui aussi, de la décoration intérieure du Panthéon. J'y reviendrai plus tard. D'ailleurs, nous avons au Salon la moitié seulement de la composition, laquelle, achevée, occupera deux entre-colonnements. Quoi qu'il en soit, ce que nous montre l'artiste dénote beaucoup de goût et de savoir. Curieux et chercheur,

M. Maillot sait allier les ressources d'une archéologie de bon aloi à des mérites plus sérieux, et, entre autres qualités, sa *Procession* se fait applaudir par la variété des types et la tenue vraiment remarquable du dessin.

Mais quittons les peintures du Panthéon, et avant de terminer, parlons d'œuvres un peu moins solennelles; parlons de la *Question*, de M. Oliivié, par exemple. C'est une toile dont le sujet impressionne, dont l'exécution intéresse. On peut la louer sans complaisance. Du reste, M. Oliivié est un habitué de nos expositions; j'ai vu de lui au moins dix peintures dignes des suffrages compétents. Il y a toujours beaucoup de fraîcheur et d'éclat dans les tableaux de M. Beyle. Et puis, l'artiste est consciencieux; aussi on ne manque jamais de le reconnaître dans cette immense cohue de toiles de tous genres. Sa *Japonaise* a beaucoup de charme exotique, et les *Commères de Briquibec* attirent par leur rire large et franc. Les gais visages! les joyeux minois! quelles joues en fleur! Cela fait plaisir à regarder.

Je crois M. Chelmonski un débutant pour nous; du moins, ma mémoire ne me rappelle aucune œuvre de lui, et ses tableaux sont trop remarquables pour ne pas y avoir laissé de traces. *L'Hiver en Ukraine* et *le Dégel* sont des toiles excellentes. Vérité, sincérité, couleur, dessin, tout y est. Elles ont un charme secret, une séduction mystérieuse; on les regarde longtemps d'un œil rêveur. M. Chelmonski obtient un très-vif et très-légitime succès. De son côté, M. Munkacsy a de nombreux partisans. C'est égal, soyons de bonne foi, et avouons que les tableaux de ce peintre, bien doués sous certains rapports, gagneraient joliment à être enfin lavés, époussetés, dégrasés.

OLIVIER MERSON.

LES DRAMES DE L'ENFANCE

LES FIANCÉS

(suite)

À dater de ce jour des fiançailles, les deux enfants devinrent inséparables. Dès le matin, Albert allait chercher sa « petite femme », et, lui donnant le bras, il la conduisait à l'école des sœurs. C'était plaisir de les voir, leur petit panier au bras, se faisant mutuellement réciter leurs leçons, et ne s'interrompant que pour recevoir sur leur route des caresses fréquemment accompagnées de fruits, de gâteaux ou de bonbons, dont Albert savait mettre la plus large et la meilleure part dans le panier d'Anna.

Arrivés à la porte des Sœurs, le « petit mari » sonnait, et ne se dirigeait lui-même vers son école qu'après avoir embrassé sa petite femme.

A la sortie de l'école, Anna laissait s'en aller ses compagnes, essaim bourdonnant dont les ébats ne lui plaisaient guère, et attendait qu'Albert vint la chercher pour déjeuner, soit chez elle, soit chez lui, car ils prenaient toujours ensemble ce repas.

Pour la classe de l'après-midi, les choses se passaient de même façon.

Un soir pourtant, Anna attendit son ami et il ne vint pas. Inquiète et ne sachant que faire, elle s'était assise sur les marches de l'école; une des religieuses la vit et vint lui demander ce qu'elle faisait là.

— J'attends mon petit... Albert, ma sœur.

— Qui ça, le petit Albert?

— Le petit Albert Morin.

— Fi! mademoiselle, reprit la bonne sœur d'un air scandalisé, c'est bien laid pour une petite fille d'attendre ainsi les petits garçons dans la rue!

Avec le caractère doux, timide et tendre d'Anna, il en fallait moins qu'un aussi sévère reproche pour faire couler de grosses larmes de ses yeux.

— Mais, ma sœur... Albert... n'est pas... un petit garçon, c'est... mon pe... pe... petit mari.

La réponse se termina entre des sanglots qui ne semblaient pas devoir adoucir le ton sévère de la religieuse.

Fort heureusement, la supérieure arriva. Femme de cœur et d'esprit, elle connaissait les enfants, les aimait et savait, tout en formant au bien leur cœur, n'en jamais froisser ni intimider les naïfs élans. Elle n'ignorait pas d'ailleurs l'amitié des deux enfants et de leurs deux familles.

— Eh quoi! ma bonne Nana, te voilà encore! ton petit ami n'est donc pas venu te chercher?

Anna pleurait et ne répondit pas.

— Ah! je sais ce qui est arrivé...

Anna releva la tête.

— ... Il n'aura pas appris sa leçon ou n'a pas été sage, et le maître l'aura mis en retenue.

Anna avait pris son panier et descendait les marches d'un air résolu.

La sœur supérieure la prit par la main.

— Où vas-tu, mon enfant?

— Je vais demander la grâce d'Albert.

— Oh! non, il ne faut pas faire cela; s'il a manqué, il faut qu'il fasse sa punition. Je vais te faire reconduire chez toi, et, si Albert t'aime bien, il se gardera de recommencer.

Une des grandes ramena, ce soir-là, Anna à sa mère.

L'explication donnée par la sœur supérieure était en partie fondée. Le fait est que l'un des écoliers s'étant permis de rire d'Albert, à cause de son assiduité auprès d'Anna, critique apprise peut-être de parents indiscrets, jaloux et maladroits, notre fiancé s'en était vengé en jetant une poignée de sable dans les yeux de l'insulteur. Cette prouesse lui avait valu une heure de retenue.

Mais, prompt à s'inquiéter, M^{me} Leblond n'accepta pas comme suffisante l'explication que lui donna la grande compagne d'Anna, et elle courut chez M^{me} Morin, laquelle se mit à son tour martel en tête, déclarant qu'un malheur avait dû arriver, et courut à l'école.

Quand elle apprit la vérité, son inquiétude fit place à la colère, et le pauvre sous-maître s'entendit accuser de cruauté.

— Punir un enfant de cet âge pour un fait dans lequel, après tout, il avait sans doute raison, mettre une mère dans une angoisse pareille, cela ne se comprend pas!

L'instituteur vint lui-même; mais ses paroles calmes et sensées eurent pour résultat d'irriter encore davantage l'impressionnable M^{me} Morin, et lorsqu'il lui dit que son fils serait reconduit à la maison dès que sa punition serait faite, elle déclara qu'elle exigeait qu'on le lui rendit immédiatement, ajoutant qu'elle le retirerait d'une école où on maltraitait à ce point les enfants.

Songeant à l'influence dont M. Morin, conseiller municipal, jouissait dans la ville, le pauvre instituteur ne crut pas devoir pousser plus loin la résistance et, saluant poliment, il donna ordre à son adjoint d'amener à sa mère « l'élève Albert. »

Quand celui-ci arriva, son visage était pâle et bouleversé.

Ce n'était pas précisément un enfant gâté, mais, jusqu'alors, il n'avait jamais été contrarié, et cette première punition l'avait autant irrité qu'humilié. A la vérité, il ne croyait pas avoir mal fait en vengeant sa petite femme des outrages d'un *vilain garçon*, et puis il n'avait pas été sans réfléchir, pendant sa demi-heure de retenue, au chagrin qu'il devait avoir causé à sa petite amie.

— Est-ce qu'Anna sait que j'ai été puni? demanda-t-il aussitôt à sa mère.

— Je ne crois pas, mon chéri, mais elle est bien inquiète.

— Je vais aller lui dire, moi; je ne veux pas qu'on dise du mal de ma petite femme, moi.

Et, fiévreusement, du ton le plus courroucé, il raconta à sa mère les raisons pour lesquelles il avait été puni, lui, pendant que l'autre ne l'était pas.

Rien ne peut rendre le ton outré avec lequel il dit, comme conclusion :

— C'est une injustice!

Ce récit, il le répéta à Anna pour la consoler et aussi pour se justifier à ses yeux.

En bonne et sage petite femme qu'elle était, elle lui fit des reproches et le supplia de ne plus se montrer si susceptible et si agressif à son sujet, ce que, comme tout petit mari docile et aimant, il promit en la comblant de caresses.

Le soir, après le coucher d'Albert, l'incident de la journée amena entre son père et sa mère une grosse discussion.

M. Morin ne pouvait blâmer le maître d'école, et s'étendit en considérations, longues autant que philosophiques, sur la nécessité de redresser la nature

de l'enfant et de lui apprendre, de jeune âge, à respecter l'autorité de ses maîtres.

Aux arguments de la raison, la mère opposait les arguments du cœur, et, malgré l'excellence de ceux-là, l'éloquence de ceux-ci triompha.

— Je te dis, moi, que je ne veux pas qu'on me rende mon enfant malade, qu'on le garde en retenue dans une salle froide et qu'il pleure.

— Mais, ma chère amie, tu exagères... mais...

— Il n'y a pas de mais, il ne retournera pas à cette école; mieux que ces maîtres sans cœur je lui apprendrai, s'il le faut, tout ce qu'il doit savoir et sans le punir.

— Comme tu le voudras, mon amie.

Et dès le lendemain, le maître d'école, malgré les explications qu'il essaya de donner et les excuses qu'il voulut faire accepter à M^{me} Morin, dut se résigner à « donner le compte » et à rendre les livres d'Albert.

Pour complaire à sa femme, le bon docteur se rendit chez l'instituteur libre, lequel, n'ayant pour élèves que sept ou huit enfants gâtés, faisait payer plus cher et enseignait plus mal. Cette démarche coûta d'autant plus à M. Morin, que cet instituteur était l'ami d'un jeune docteur, qui tout récemment était venu s'établir dans la ville et cherchait, par tous les moyens, à faire concurrence au père d'Albert.

Le lendemain, celui-ci, après avoir conduit, comme à l'ordinaire, Anna à l'école des filles, se dirigea, accompagné de sa mère, vers la nouvelle école, non sans regretter un peu les compagnons dont il avait, dans l'autre, partagé les jeux.

Mais il devait y avoir encore pour lui un autre ennui.

Sous prétexte d'avoir un air plus sain, et, en réalité, pour alléger son loyer, l'instituteur libre avait ouvert son école dans une maison située aux portes de la ville, « presque à la campagne. » Cela forçait Albert à hâter le pas, après avoir quitté Anna, afin d'arriver à temps en classe et à courir à la sortie pour ne pas faire attendre et inquiéter sa petite femme.

Ces courses le mettaient en transpiration; et quand M. Morin, en en faisant la remarque, observait que ce n'était pas sain et que l'autre école n'avait pas cet inconvénient, M^{me} Morin, heureuse de voir que son fils n'était jamais en retenue et qu'il se plaisait (plus qu'il ne s'instruisait, il est vrai) à l'école libre, répondait que ces courses étaient un excellent exercice qui développait les forces d'Albert. Il est vrai qu'il grandissait à vue d'œil et se portait à merveille.

Il y avait un mois à peine que le fils de M. Morin avait quitté l'école communale, quand, pour la seconde fois, Anna attendit en vain, un soir, que son petit mari vint la chercher.

— Il aura encore été puni, se dit-elle, et elle entra seule à la maison.

Une heure plus tard, on venait, de la part de son ami le docteur, quérir en toute hâte M. Leblond. Qu'était-il arrivé?

Un affreux malheur.

E. L. N.

(La fin au prochain numéro.)

CORRESPONDANCE AMÉRICAINE

Philadelphia, 23 avril 1876.

DE retour de la Nouvelle-Orléans depuis six jours, je ne suis pas encore rompu au bruit infernal qui se fait autour de moi dans le palais de l'Exposition, et dont les échos pourraient presque vous arriver au delà de l'Atlantique; j'en suis tellement ahuri, que je ne sais guère me frayer une voie dans ce tohu-bohu, dans ce chaos diabolique.

La section française est une des plus avancées, grâce à l'activité que M. Roulleaux-Dugage, le commissaire délégué, a déployée depuis son arrivée; grâce aux encouragements qu'il a prodigués aux exposants ou à leurs représentants, poursuivant ainsi l'œuvre qu'il avait si bien commencée à Paris, pour l'organisation préliminaire.

La section française, on peut s'en rendre compte aujourd'hui, présentant un ensemble à peu près complet de toutes les industries, sera une des plus intéressantes et des plus jolies; malheureusement beaucoup de beaux produits se trouvent exposés dans des vitrines d'un aspect triste et mesquin, comme on en voit dans les moindres concours régionaux en France, et ces installations insuffisantes nuiront à l'effet général de notre exposition, qui, malgré ce côté faible et défectueux, sera certainement très-remarquable et très-remarquable.

Lorsque l'on connaît les difficultés que la Commission française a eues à vaincre pour obtenir un semblable résultat, on doit être surpris et très-heureux de savoir que la France, malgré des défections très-regrettables, sera dignement représentée.

Les exposants qui ont répondu à l'appel qui leur a été fait, et qui se sont imposés de lourds sacrifices pour prendre part à ce grand concours international, auront certainement droit à de bonnes places à l'Exposition de 1878, ce sera justice.

Quant à la Commission américaine, c'est tout autre chose, ce serait justice aussi, mais en sens inverse, de se souvenir de la mauvaise volonté qu'elle nous a montrée depuis le premier jour; et le dernier tour qu'elle a joué à la Commission française y a mis le comble: vous allez en juger.

Après avoir accordé à la Commission française un terrain en dehors du bâtiment principal pour son exposition des travaux publics, et celle de pavillons spéciaux, qui n'ont été faits à grands frais qu'à la condition d'occuper cette place, la Commission américaine, avec un sans-gêne tout national, a pris ce terrain pour en faire un bureau de chemin de fer, qui pourrait être tout aussi bien placé ailleurs sans le moindre inconvénient, et a donné en échange un autre terrain fort éloigné et très-mal placé, qui malheureusement a été accepté par les représentants de la Commission française à Philadelphie, sans autorisation de M. du Sommerard, et avant l'arrivée de M. Roulleaux-Dugage, qui, voyant les travaux d'installation commencés, n'a pu que déclinier la responsabilité d'un pareil changement.

L'exposition des travaux publics de France a sans doute une assez grande valeur pour attirer un grand nombre de visiteurs, même dans l'endroit où elle a été placée, mais ce changement aura des conséquences désastreuses pour les exposants français, auxquels la Commission française avait fait accorder le premier emplacement désigné, qui, seul, pouvait les décider à faire les dépenses considérables qu'ils ont faites, en construisant des kiosques et des pavillons spéciaux pour l'exposition de leurs produits.

La Commission américaine a donc mérité le reproche d'un manque de courtoisie à l'égard de la France, et commis une mauvaise action envers ceux auxquels elle a causé un grave préjudice.

Vous me pardonnerez, monsieur, de ne point employer de périphrases pour qualifier un pareil acte, je respecte les lois américaines, mais je profite de la liberté dont on jouit pleinement ici d'exprimer une opinion loyale. — EM. LUTTON.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE: *les Amoureux de Catherine*, opéra-com que en un acte tiré d'une nouvelle de MM. Erekmann et Chatrian, par M. Jules Barbier, musique de M. Henri Maréchal (8 mai). — THÉÂTRE-LYRIQUE: *les Erinnyes*, drame lyrique en deux actes de M. Leconte de Lisle, musique de M. Massenet (15 mai).

DIRA-T-ON encore que le théâtre n'est pas le miroir de la vie réelle? A mesure que les vrais paysans de la vraie campagne se civilisaient et s'élevaient jusqu'au rang de petits bourgeois par les profits de leur commerce, les bergers de l'Opéra-Comique se faisaient, de leur côté, la mine plus appétissante. Ils sont aujourd'hui en progrès marqués sur leurs grands-pères de Feydeau qui n'étaient que des rustauds et des paours. Il y a beaucoup de politesse dans leurs manières et les sentiments qui les agitent sont délicats et choisis. Quant au patois qu'ils parlent, il se rapproche déjà

du français, comme si l'instruction était obligatoire à l'Opéra-Comique.

Vive le progrès! Les personnages rustiques des *Amoureux de Catherine* appartiennent à cette nouvelle génération d'agriculteurs qui cultivent aujourd'hui l'arpent de planche de la salle Favart.

On n'en voit qu'un parmi eux qui ait gardé l'aspect mal plaisant et les dehors épais de l'ancienne bergerie lyrique. C'est Walter, le maître d'école du village.

Oh! celui-là est laid, mal tourné et gauche dans tous ses mouvements. Pourtant ne vous pressez pas de le plaindre; réservez plutôt votre commisération à tous ces jolis gars en veste du dimanche qui regardent le pauvre hère comme un troupeau de paons regarderait un geai.

C'est lui, en effet, qui est aimé de Catherine, la riche hôtelière de « la Carpe d'or; » c'est lui qui l'épouse par devant M. le maire, qui était son rival, et le plus redoutable de tous.

Cette historiette sentimentale, qui se déroule dans une auberge d'Alsace, avait été contée, en quelques pages émouvantes, par MM. Erekmann et Chatrian. Puis est venu un des auteurs des *Noces de Jeannette* qui en a tiré un livret d'opéra-comique, où il a montré tout son savoir-faire et son expérience de praticien de la scène. C'est de l'ingéniosité des détails que naît l'intérêt de cette pastorale dont la donnée n'aurait été qu'un sujet de romance pour un auteur maladroit.

Le musicien des *Amoureux de Catherine* est M. Henri Maréchal, qui en est à son coup d'essai, après avoir obtenu le prix de Rome en 1870. Sa partition est pleine de promesses d'avenir, qui se trouvent déjà réalisées dans un morceau aussi bien conçu que bien écrit. Le texte a beau dire « chanson, » il y a plus qu'un fredon ordinaire dans cette page mélodique, d'un jet si franc et d'un accent si chaleureux. Qu'on se figure une sorte de valse mélancolique, éplorée, qui est à la fois un chant religieux et un hymne en l'honneur de la patrie; caractère triple dont il eût été difficile d'empreindre un même motif avec le seul secours de la science qui s'apprend. Aussi est-ce l'imagination qui a tout fait. La phrase est belle: elle se développe d'abord lentement et semble hésiter à prendre son vol en oscillant du majeur au mineur; puis elle s'élève tout à coup, et, arrivée à son point culminant, elle prend une ampleur imprévue. Le public en a été si touché qu'il l'a fait redire plusieurs fois aux chanteurs.

Nous avons encore applaudi le duo si bien tourné de Catherine et de M. le maire Ropstock, ainsi qu'un autre duo d'amour très-chaleureux, et qui présente cette particularité piquante que chacun des deux interlocuteurs, se croyant seul, est censé ne point entendre l'autre.

La musique de M. Maréchal est, en général, bien adaptée à la scène. Nous avons remarqué aussi avec plaisir qu'elle n'est point maculée de ces malpropretés harmoniques qui font les délices des oreilles blasées, et qu'on pourrait appeler « les fleurs du mal » de la nouvelle école. Elle ne prend point le la sur la rive droite du Rhin; elle est, si vous voulez, alsacienne, ainsi que l'exigeait la donnée de la pièce.

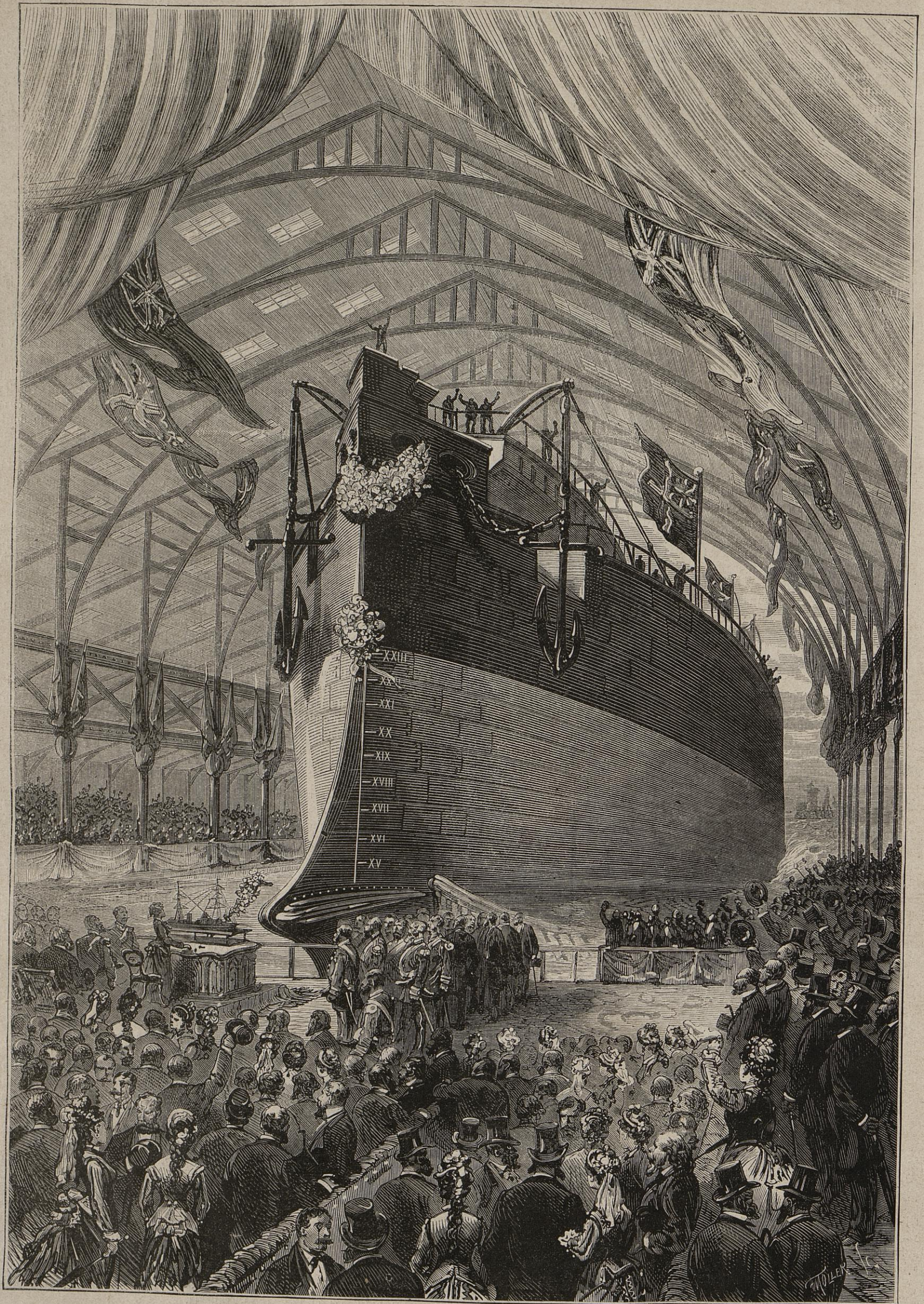
Catherine, M^{lle} Chapuy; — Walter, Nicot; — Ropstock, Thierry.

— La tragédie, avec ses sanglantes horreurs, vient de faire une descente au Théâtre-Lyrique. Si ça recommence, je le dirai à Monselet. Mais il paraît qu'on ne reverra guère pareille invasion, puisque l'affiche n'annonçait les *Erinnyes* que pour les trois soirées de lundi, de mercredi et de vendredi.

Les Erinnyes, imitées de l'antique par M. Leconte de Lisle, avaient déjà été représentées à l'Odéon, il y a deux ou trois ans; et ce sont les mêmes comédiens qui sont venus en débiter les alexandrins au square des Arts-et-Métiers.

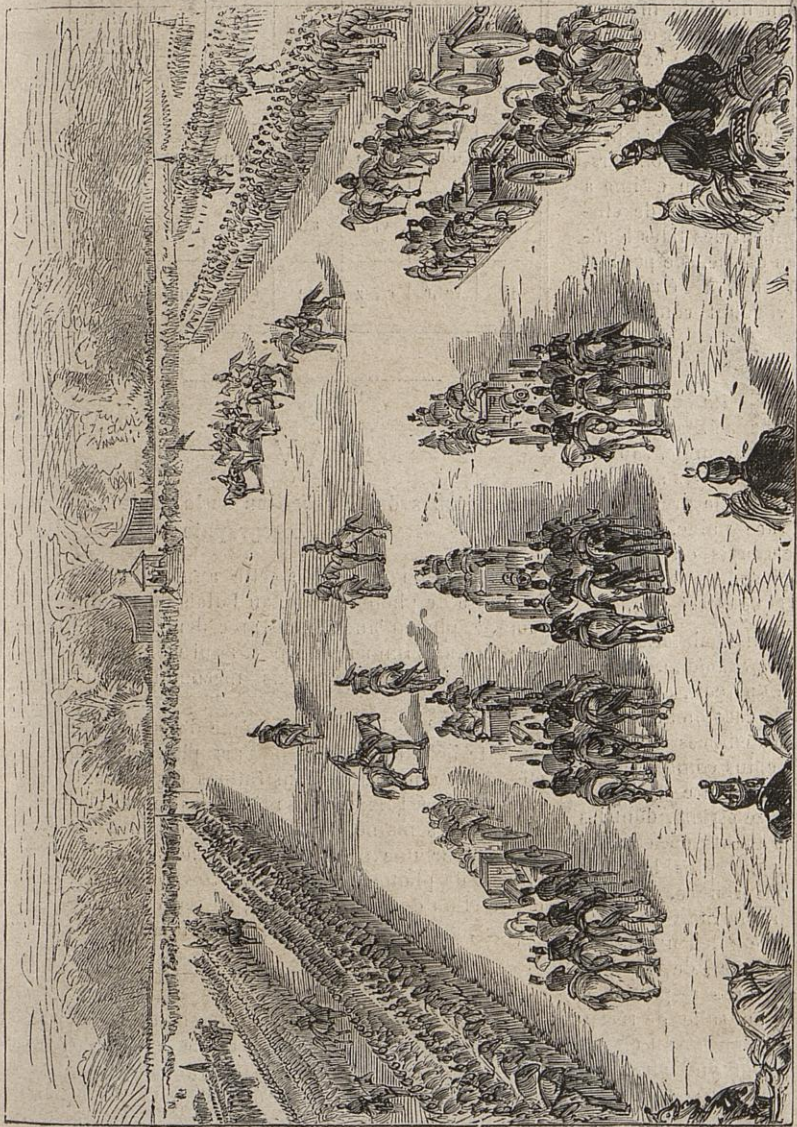
Mais ce ne sont point là nos affaires de journaliste. Ce qui nous touche de plus près, c'est que M. Massenet a intercalé divers morceaux de musique dans le texte littéraire de la tragédie. Il en est résulté une de ces œuvres hybrides qui plaisent tant aux Allemands, en général, et en particulier à quelques Français.

Point de morceaux de chant proprement dits dans ces mélodrames où les rôles sont laissés aux acteurs

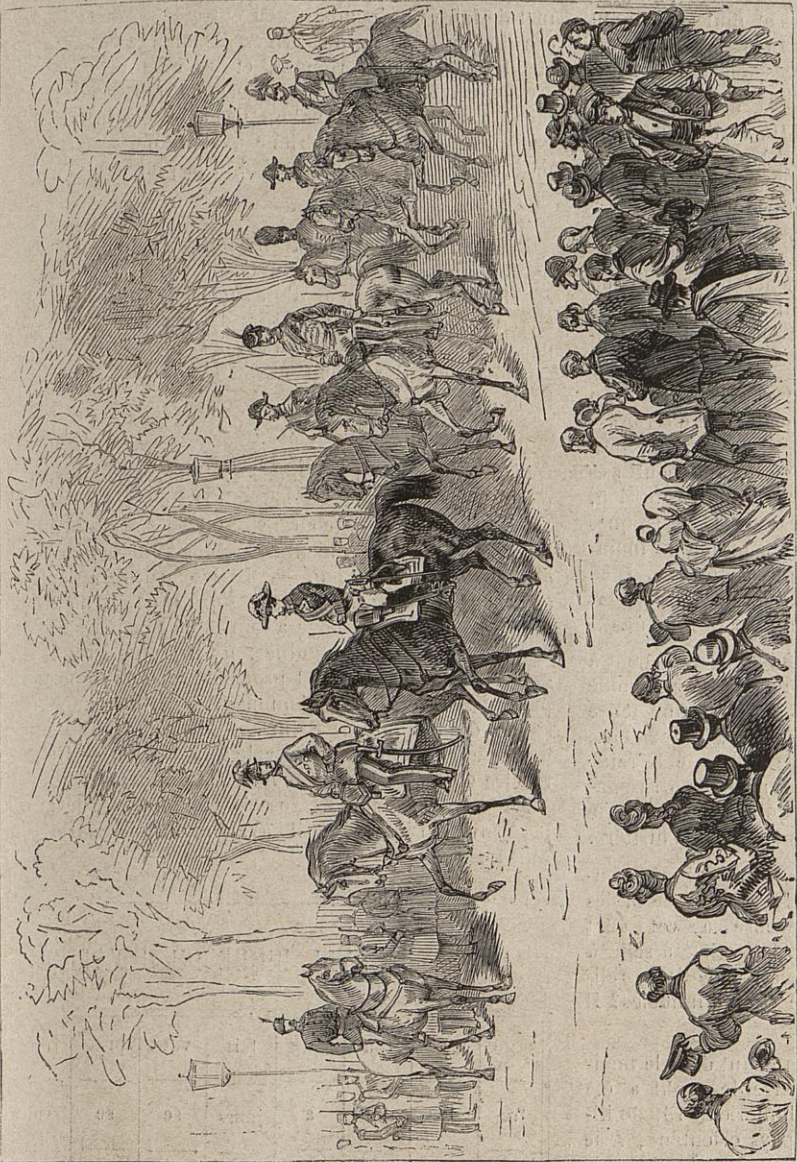


MARINE ANGLAISE. — Portsmouth. — La princesse Louise lançant, au moyen de l'électricité, le cuirassé *l'Inflexible*.

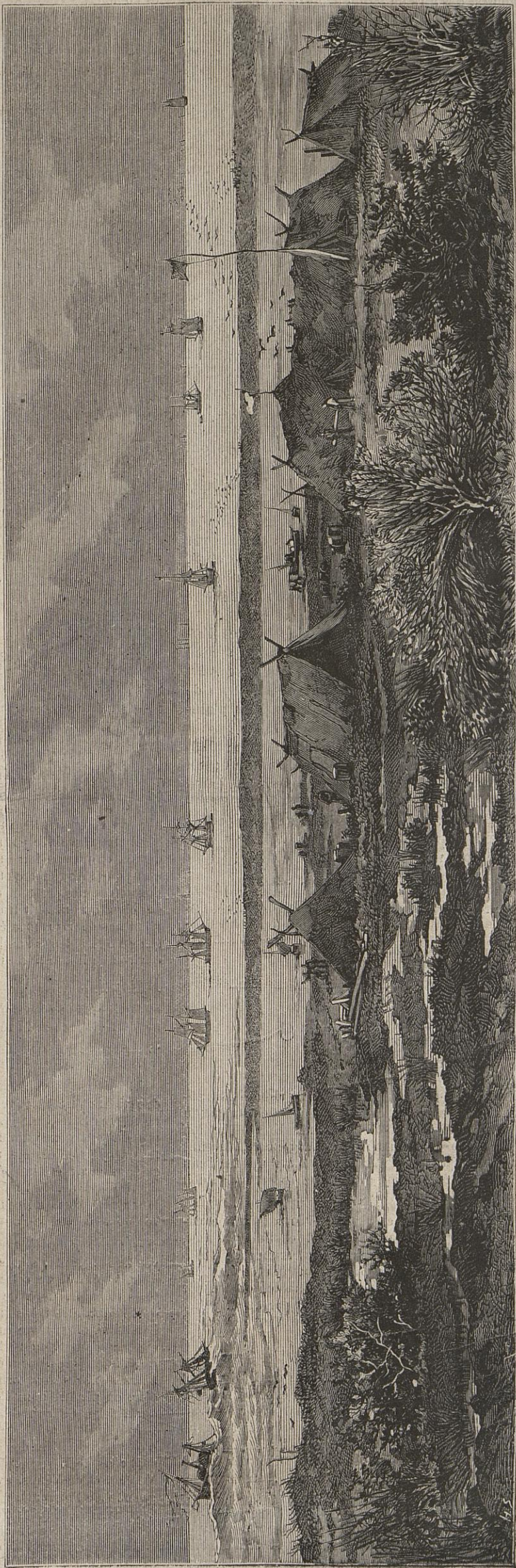
(Dessin de M. Féral, d'après le croquis de M. Lumley.)



LUNÉVILLE. — Inauguration de l'autel de campagne élevé au champ de Mars.
(D'après le croquis de M. J. Lévy.)



MADRID. — Le roi Alphonse et le prince de Galles passant la revue des troupes sur le Prado.
(D'après le croquis de M. Baïocca.)



SÉNÉGAL. — Naufrage du remorqueur le Sénégal et du brick Marie à la barre du fleuve. — (Dessin de M. Scott, d'après le croquis de M. Jaham Desrivaux.)

déclamants, mais une introduction, des entr'actes, des chœurs, des airs de ballet et autres intermèdes. Il existe, sous cette forme, des œuvres considérables : *Egmont et les Ruines d'Athènes*, de Beethoven; *le Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn; *Struensee*, de Meyerbeer; et (on l'a trop oublié) *le Siège de Missolonghi*, d'Hérold.

Nous n'avons entendu qu'une seule fois la partition de M. Massenet, et il est certain que les beautés qu'elle peut contenir n'ont pu encore se révéler à nous. C'est, en effet, une composition appartenant, par le style, au genre symphonique, bien différent du genre théâtral dont nous avons l'habitude d'apprécier les produits devant la rampe allumée. D'ailleurs, la symphonie est toujours plus accessible dans une salle de concert, où l'esprit, non distrait par la vue des décors et des personnages en costume, est mieux disposé à saisir des abstractions.

Ce que nous savons des *Erinnyes*, c'est que l'auteur, sans avoir déployé une grande richesse d'imagination, sans avoir créé de ces mélodies nettes et frappées comme des médailles, a du moins fait preuve d'une grande habileté dans le maniement de l'orchestre. Il possède jusqu'au raffinement l'art de marier les timbres et de relever ainsi, par la magie de la couleur, ce que ses dessins mélodiques ont d'indécis dans les contours.

L'ouverture est faite d'une sorte de choral traité dans un style sévère, et qui serait une excellente introduction d'oratorio, encore que le sentiment placide qui y règne ne soit mal à propos troublé par des traits de violon peignant une tempête, je crois, ou bien un tumulte populaire. Il y a là un contraste cherché et qui ne nous a pas semblé être rendu avec toute l'intensité désirable.

Les chœurs ont, en général, peu de portée et d'effet, à l'exception de celui des femmes, au second acte, dont la couleur élegiaque est très-obtenue.

Un morceau justement applaudi c'est le solo de violoncelle accompagnant en mélodrame les plaintes d'Électra.

Il y a aussi des parties très-valables dans le ballet, qui est empreint du sentiment de l'antique; du moins, et faute de documents précis sur la danse d'il y a six siècles, se figure-t-on volontiers les bacchantes se livrant à leurs ébats sur de pareils rythmes.

Mais, encore une fois, musique de concert!

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — Pendant que nous étions sous presse, l'Opéra-Comique a représenté *Philon et Baucis*, de M. Gounod. — Dans quelques jours, le *Requiem* de M. Verdi aux Italiens, et le ballet de *Sylvia* à l'Opéra. — A. L.

MEMENTO

Faits divers. — Un monument aux prisonniers français qui moururent à Chatham, au commencement du siècle, va être élevé dans le Dockyard. Une inscription rappellera que « ces ennemis de l'Angleterre, devenus ensuite ses captifs, ont été déposés dans un tombeau honorable par une nation qui sait le respect qu'on doit à la valeur et la sympathie que réclame l'infortune. »

— Deux mandarins chinois, habitants l'Europe depuis plusieurs années, ont composé, en huit volumes, une histoire de la guerre franco-allemande de 1870-1871, et ont fait cadeau au British-Museum de Londres d'une copie de cet ouvrage remarquable, dit-on, par l'originalité des jugements, et surtout par un singulier parallèle que les auteurs établissent entre l'état actuel de l'Europe et celui de l'Asie centrale, au sixième siècle avant Jésus-Christ.

— Un village entier, Bonipetro, près de Cefalu, vient de disparaître, en Italie, englouti par un éboulement souterrain. Au milieu de la nuit du 6 au 7 avril, un bruit inexplicable et des frémissements du sol avertirent les habitants du danger qu'ils couraient. Ils quittèrent en toute hâte leurs maisons, qui commençaient dès lors à s'enfoncer, et qui, deux heures plus tard, étaient complètement englouties. On pense que ce désastreux phénomène est dû à l'écrasement de cavernes profondes; car il n'y a pas eu dans la contrée de tremblement de terre proprement dit; les communes voisines n'ont rien ressenti. Il n'y a eu ni morts, ni blessés.

Statistique. — Pendant le premier trimestre 1876, les boucheries chevalines de Paris ont livré à l'alimentation publique 2,370 chevaux, ânes et mulets, qui ont fourni 429,300 kilogrammes de viande nette, chiffres supérieurs à ceux du trimestre correspondant de 1875.

— Le débit total de la Seine à Paris, pendant la dernière inondation du 16 février au 10 avril, aurait été environ de 4 milliards et demi de mètres cubes d'eau, qui ont entraîné à la mer près de 800,000 kilogrammes d'ammoniaque et 200,000 d'acide nitrique; c'est-à-dire autant de matières fertilisantes qui se trouvent entièrement perdues pour la végétation, tandis que la plus grande partie de ces précieux éléments pourraient, en pareil cas, être conservés à la culture par un sage système d'aménagement des eaux fluviales sur les divers points du territoire.

— Pendant l'année 1875, il a été prononcé, à Londres, près de 6,000 condamnations pour délit d'ivrognerie publique commis par des femmes, au nombre desquelles on compte 1,300 blanchisseuses, 796 couturières, 200 cuisinières et environ 1,000 sans profession. Le document qui nous fournit ces notes statistiques ajoute que, parmi ces dernières, une centaine au moins appartient aux classes favorisées de la fortune. Dieu merci, la France, que l'on dit perdue de vices, n'est pas près de donner un tel exemple d'abrutissement.

— A une vente d'autographes faite dernièrement à Londres, une lettre d'Olivier Cromwell a été vendue 200 fr.; une lettre de Charles I^{er}, 1,733 fr.; une lettre de Marie Stuart, 1,250 fr.; une lettre de Calvin, 250 fr.; et une de Luther, 350 fr.; enfin une lettre de la reine Marie-Antoinette, 650 fr., et un volume de correspondance de Nelson, 1,800 fr. On voit qu'il y a encore de passionnés collectionneurs pour les épaves de l'histoire.

— La Société biblique de Londres a distribué, pendant l'année dernière, 2,682,185 exemplaires de bibles et traités religieux; elle a dépensé à cet effet 5,281,375 fr. Depuis sa fondation, la Société a semé à travers le monde 76,432,723 exemplaires de livres religieux. A-t-elle converti un nombre égal d'infidèles? Il est permis d'en douter.

— On trouve, comme détail intéressant dans le mouvement commercial du port de Marseille, qu'il a été apporté par navires et introduit à l'intérieur 75,000 kilogrammes de cheveux venant des pays orientaux, Asie Mineure, Grèce, Chine, Indoustan. Cette importation constitue un peu plus de la moitié de la « consommation » annuelle de cette espèce de marchandise, car on évalue à environ 140,000 kilogrammes la quantité de matière capillaire travaillée pour nattes, chignons, tresses, bandeaux, et qui une fois ouverte donne lieu à une exportation pour l'Angleterre et l'Amérique d'au moins 2 millions de francs par année. D'ailleurs, une forte partie des cheveux qui sont travaillés par les spécialistes provient des débris ramassés à Paris par des chiffonniers, qui en opèrent très-habilement le triage. On estime à environ 50 kilogrammes par jour la quantité de cheveux qui, dans la grande ville, tombent des têtes féminines sous l'action du peigne. Il en est peu de perdus, et certainement plus d'une épave revient à l'état d'ornement factice sur la tête où elle végétait comme parure naturelle.

Qui donc écrira l'odyssée du cheveu?

— Un cimetière de pygmées, d'une immense étendue, vient d'être découvert à County, dans l'État de Tennessee des États-Unis d'Amérique. Il ressemble, sauf sa grandeur tout exceptionnelle, aux nombreuses sépultures antiques de ces contrées, et il donne la preuve que ce pays avait été habité par une race naine, aujourd'hui disparue. Les morts sont accroupis ou debout; leur hauteur est au plus de trois pieds. On estime de 75,000 à 100,000 le nombre de ces squelettes.

— On vient de déblayer, à Pompéi, une habitation privée très-élégante, située dans la *via Stabiana*. Sur le mur, à l'entrée de cette maison, on aperçoit, en caractères romains, deux de ces sortes de recommandations qu'on rencontre très-souvent dans les édifices antiques. Par l'une, on propose un certain Trebius comme édile, et, par l'autre, on réclame la bienveillance de l'édile Helvius Sabinus. Au moyen d'un large ostium, dont les murs sombres sont ornés de vases peints en couleur d'or, on pénètre dans l'*atrium*, l'un des plus luxueux de la ville. Chacun des sept champs rouges, séparés par des filets noirs de l'*atrium*, renfermait le buste d'une divinité. Six de ces bustes ont été découverts; ce sont ceux de Mercure, de Diane, de Junon, de Mars, de Vulcain et de Vénus, avec leurs attributs respectifs. A gauche de l'*atrium* se trouve l'*ala*, ou salle de réception, avec des figures d'animaux supérieurement exécutées, entre autres un chien poursuivant un lièvre. Vis-à-vis de l'*atrium* est placé le *tablinum*, dont un côté avait été défoncé par les propriétaires, qui étaient retournés chez eux après la catastrophe pour chercher

leurs trésors; sur le mur opposé, on peut admirer un Adonis blessé assis à côté de Vénus. Le péristyle permet de faire une comparaison entre le goût artistique des Romains et celui des Grecs. Ce monument est construit dans le style romain, et les chambres dans le style grec. Ces dernières renferment toutes un grand nombre de dessins mythologiques avec des inscriptions grecques; ceux de l'extérieur avaient été garantis au moyen de nattes contre le soleil et la pluie.

Beaux-arts. — Nous avons déjà entretenu nos lecteurs du succès obtenu au Salon par les camées de M. Reverchon, l'auteur d'un superbe camée du maréchal de Mac-Mahon. Ces jours derniers, le maréchal, parcourant les salles du palais des Champs-Élysées, a rencontré M. Reverchon et l'a félicité sur son beau talent.

Nécrologie. — M. Alphonse Esquiro, sénateur, élu par le département des Bouches-du-Rhône. Né à Paris en 1814, il avait débuté par un volume de poésies intitulé: *les Hirondelles*, suivi bientôt de deux romans, le *Magicien* et *Charlotte Corlay*. — M. Edouard d'Anglemont, âgé de quatre-vingts ans, poète qui a eu son heure de vogue et dont l'Académie a couronné plusieurs fois les œuvres. — M. de Montgolfier, un des plus grands industriels de l'Ardèche et propriétaire de l'importante papeterie de Vidaloz-les-Annonay. — M. Varenes, président du tribunal de Reims. — M. le docteur Behier, professeur de clinique médicale à la faculté. — Un centenaire écossais vient de mourir à Elimbourg; il avait servi dans les fusiliers écossais pendant la guerre de la Péninsule ibérique; il avait atteint l'âge de cent huit ans.

PROBLÈME SYLLABIQUE DU CAVALIER

loge	cret	tou	a	fait	vont	pret	dis
tre	te	l'e	a	jours	se	se	sui
se	au	paï	me	qui	vre	bon	re
te	pa	la	ti	te	ton	mon	his
lec	ment	j'ai	ges	qu'en	gras	dou	peau
des	d'un	mon	que	sen	mon	tra	pre
toi	teur	vre	au	un	cond	trou	tout
li	teur	chez	se	dans	maint	mier	ne

AVIS

aux visiteurs de l'Exposition de la Société française de Photographie

L'Exposition organisée cette année par la Société française de photographie, au Palais de l'Industrie, témoigne, plus qu'aucune des précédentes exhibitions de ce genre, des immenses progrès qui viennent d'être réalisés dans les impressions mécaniques aux encres grasses.

Pour mettre le public à même de se rendre compte de cette belle application de l'art photographique, il a été décidé que des démonstrations expérimentales auraient lieu, à l'Exposition même, les mardi et vendredi de chaque semaine, de trois à quatre heures.

C'est sur une presse autotypique, appartenant aux ateliers de photochromie du *Moniteur universel*, et sous la direction de M. Léon Vidal, qu'auront lieu ces expériences, d'un si grand intérêt pour tous.

Nous recommandons particulièrement les déjeuners du *Grand-Hôtel*: 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Dîners de la Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

VIOLET, inventeur du Savon Royal de Thrivace, consacré par les célébrités médicales, et de la véritable Crème Pompadour, recommande ses deux nouvelles créations: les Brises de violettes de San Remo et le Champaka, Royal parfum pour le mouchoir, les gants et les dentelles.

JARDIN D'ACCLIMATATION (BOIS DE BOULOGNE) Entrée: semaine, 1 fr.; dimanche, 50 cent. Concerts dimanches et jeudis à 3 heures.

CACHEMIRE DE L'INDE pr Robes, seul dépôt en Europe l'Union des Indes, 1, r. Auber

EAU D'OREZZA, contre anémie, chlorose, gas- tralgies, etc. — Consulter les Médecins.



NEUFALINE nettoie gants, étoffe, cha- peaux d'hommes. 1 gr. flac. avec inst., 1 fr. 25. Chez les pharm et princ. détaill., qui procureront au même prix. Vente en gros, 7, rue de Jouy, Paris

GOUPIL ET C^o, ÉDITEURS-IMPRIMEURS, rue Chaptal, 9, Paris.

SALON DE 1876

Reproductions photographiques des principaux ouvrages exposés au Palais des Champs-Élysées par les artistes vi- vants.

MODE DE PUBLICATION :

(Deux éditions de formats différents seront publiées si- multanément.)

1^o ÉDITION GRAND IN-FOLIO, publiée par planches sépa- rées, au prix de 6 ou de 10 fr. la planche. 2^o ÉDITION PETIT IN-FOLIO, publiée par livraisons de 10 planches, au prix de 10 fr. la livraison.

DEUXIÈME LIVRAISON

G. R. Boulanger: Un bain d'été à Pompéi. — J. Frappa: la Main chaude. — E.-A. Hublin: Orpheline. — L.-E. Lambert: En famille. — J. Le Blant: les Racoleurs. — A. Lecomte-du-Noty: Homère mendiant. — A. Moreau: le Repos à la ferme. — H. Salmon: Dans la serre. — A. Welsz: Jeune mère regardant son enfant endormi. — A. Courtet: Baigneuse (statue plâtre).

GRAND PROGRÈS DANS LES PUBLICATIONS DE MUSIQUE

100 francs de musique par an aux prix actuels pour 1 fr. 50 par mois

LE JOURNAL DE MUSIQUE

PARAITRA TOUTES LES SEMAINES

A PARTIR DU SAMEDI 3 JUIN

CHAQUE NUMÉRO CONTIENDRA :

1^o Un journal de quatre pages de texte rendant compte de tout ce qui peut intéresser les artistes et ama- teurs de musique;

2^o Huit pages de musique inédite ou ancienne. — Mor- ceaux de piano et de chant. — Œuvres classiques, romances, valse, quadrilles, etc., etc., etc.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 4 fr. 50. Un mois, 1 fr. 50.

Un numéro séparé, 40 cent.

Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur du JOURNAL DE MUSIQUE, 13, quai Voltaire, à Paris, bureaux du Moniteur et du Monde illustré.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET C^o 33, Quai des Grands-Augustins, Paris.

Artistes anciens et modernes, par Ch. CLÉMENT. 1 vol. in-12. 3 fr. 50 Du même auteur: Léopold Robert, d'après sa corres- pondance inédite. 1 vol. in-8^o. 6 fr. » — Gericault, étude. 1 vol. in-8^o. 6 fr. » — Prudhon, sa vie, etc. 1 vol. in-8^o. 6 fr. » Les Temps mythologiques (Cosmogonies, Hésiode, la Genèse, l'Avesta, etc.), par MOREAU de JONNÈS. 1 vol. in-12. 4 fr. »

PÂTE ÉPILATOIRE Enlève radicalement tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr. : 10 fr. — CÉLÈBRE CRÈME DE LA MECQUE (40 ans de succès). Cold-cream perfectionné pour blanchir, adoucir la peau, effacer les rides et les taches du visage. Prix : 5 fr. — M^{me} DUSSER, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1^{er}, Paris.

13^e Année. 42,000 Abonnés.

Le Moniteur

TIRAGES FINANCIERS

104, rue de Richelieu, à Paris

PARAIT TOUS LES JEUDIS

Ce journal financier et politique contient tous les renseignements nécessaires aux capitalistes et aux rentiers.

PRIX DE L'ABONNEMENT : 4 FR. PAR AN donnant droit à la Prime gratuite

Envoyer mandat ou timbres-poste

VIANDE-FER-QUINA

Contre la CHLOROSE et l'ANÉMIE, rien n'est supérieur au VIN FERRUGINEUX AROUD au Quina et à la VIANDE Pharmacie AROUD, à LYON. Prix: 5 fr. Envoi fr^o par 5 bouteilles.

EAU GAULOISE

A BASE DE GLYCÉRINE ET D'ARNICA Pour l'Hygiène et la RECOLORATION des Cheveux et de la Barbe Entrepôt Général à Paris, 4, RUE DE PROVENCE, Paris



CEINTURE contre le mal de mer. CEINTURE de sauvetage. CEINTURE pour monter à cheval. CEINTURE pour soutenir l'abdomen.

CHARBONNIER, fab^r, r. St-Honoré, 376. Assomption.

DIABÈTE Sucré P. GARNIER, chim., à Noyon(Oise). Guérison sur lui-même et nombreux succès. Anti-diabétique, dont l'usage entrave complètement la formation du sucre dans l'économie. Notice 1 franc.



Guérison instantanée par l'emploi des limes chimiques américaines de Mourthé. Brev. s. g. d. g. 3 fr. VIARD, 5 bis, rue Auber, Paris.

Vente en gros, 15, rue Molière.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

A VENDRE A L'AMIABLE

LA TERRE DE MALNOUE

Située à 20 kilomètres de Paris, près la station de Villiers-sur-Marne, chemin de fer de l'Est, sur les communes d'Émerainville et Champs (Seine-et-Marne), et de Noisy-le-Grand (Seine-et-Oise), consistant en un BEAU CHATEAU style Louis XIII, de construction récente; grand parc de 63 hectares entouré de murs, avec eaux vives et communs; corps de ferme, terres, prés et bois; le tout d'une contenance de 345 hectares environ, d'un seul tenant.

TRÈS-BELLE CHASSE

S'adresser: Pour tous renseignements et pour traiter, à M^e FABRE, notaire à Paris, 14, rue Thévenot; Et pour visiter, Soit au gardien du château, soit à M. Allègre, garde-chasse.

ADJUDICATION D'ACTIONS

En l'étude de M^e MASSON, notaire, 58, boulevard Haussmann, le 22 mai 1876, à midi, comprenant: 45 ACTIONS de la PATERNELLE (incendie). Mise à prix de chaque action: 1,000 fr. 50 ACTIONS de la CAISSE PATERNELLE (vie). Mise à prix de chaque action: 120 fr. Et 30 ACTIONS de la REUNION (maritime). Mise à prix de chaque action: 800 fr. 5 ACTIONS de la CONFIANCE (maritime). Mise à prix de chaque action: 400 fr. Et 4 ACTIONS de la NATIONALE (vie). Mise à prix de chaque action: 10,000 fr. Le tout par lots de 2 à 5 actions.

BELLE TERRE DE MOULINS

à LANDES (Loir-et-Cher), à 14 kil. de Blois et 20 kil. de Ven (Inde). — CHATEAU DE CONSTRUCTION RÉCENTE; Parc Fermés, Bois et Maisons. — Contenance totale: 325 hectares. A VENDRE, par adjudication, dans la propriété même, le dimanche 28 mai 1876, à midi, EN 20 lots qui pourront être réunis. On pourra traiter à l'amiable avant l'adjudication. S'ad. à M^e Cocteau, not. à Paris, r. de Lille, 37, et à M^e Benoist, not. à Landes, chargé de la vente.

MAISON B^o MONTMARTRE, 3

où est exploité l'hôtel Doré et des Panoramas. A VENDRE, même sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 6 juin 1876, à midi. Revenu net: 43,000 fr. — Mise à prix: 600,000 fr. Prêt du Crédit Foncier: 380,000 fr. S'adr. à M^e DELAUNAY, not., Chaussée-d'Antin, 44.

MAISON rue des BLANCS-MANTEAUX, 41.

Rev. : 8,206 fr. — M. à p. : 90,000 fr. A VENDRE, sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 6 juin 1876. — S'ad. aux not. : M^es LAVERNE, r. Tailbout, 13, et GODEL, r. des Petites-Écuries, 49.

MAISON à PARIS, rue OBERRAMPE, 138, et passage MENILMONTANT, 3.

Cont. : 500 m. A ADJUGER, m. s. une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 30 mai 1876, à midi. Rev. brut : 7,669 fr. 50. — Mise à prix : 55,000 fr. S'adr. à M^e CHERRIER, not., r. J.-J.-Rousseau, 49.

2 MAISONS à Paris.

1^o rue de Calais, 24. Revenu : 5,735 fr. — Mise à prix : 60,000 fr. 2^o Quai des Célestins, 4. Revenu : 15,000 fr. — Mise à prix : 150,000 fr. A ADJUGER, sur une enchère, en la chambre des nota- res de Paris, le mardi 30 mai 1876. S'ad. à M^e TROUSSELLE, n., boul. Bonne-Nouvelle, 25.

ADJON, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 30 mai 1876, à midi, D'UNE MAISON A PARIS RUE LAMARTINE, 46

Formant angle sur la rue Milton. — Cont. : 784 m. Revenu : 39,500 fr. — Mise à prix : 350,000 fr. Du au Crédit foncier : 129,000 fr. S. à M^e PÉAN DE SAINT-GILLES, n., r. de Choiseul, 2

ADJON, s. une ench., en la ch. des 2 MAISONS A PARIS (Faubourg St-Honoré, n^o 30, et rue Boissy-d'Anglas, 33, 35 et 37), cité DU RETIRO, n^o 3 et 7.

N^o 3. Cont. : 235^m. R. net : 15,000 f. M. à p. : 200,000 f. N^o 7. — 238^m. R. br. : 22,622 f. — 260,000 f. S'adr. à M^e DESCHARS, not., r. de Gr.-St-Germain, 9.

MAISON, B^o SÉBASTOPOL, 89,

3 FAÇADES, sur le boulevard, les rues Grenéta et Palestro, A VENDRE, s. une ench., en la ch. des not. de P^{is}, le 30 mai 1876. Rev. (locations faites depuis la guerre) : 35,321 f. M. à p. : 450,000. Du au Crédit foncier, 180,000 f. env. S'adr. à M^e BATARDY, not., rue Drouot, 19.

GRANDE MAISON et dépendances, à PA-

ris, 7, rue Roche- chouart, près la place Cadet et la rue Lafayette. Superficie : 1,082 mètres. A VENDRE, sur une seule enchère, le 6 juin 1876, en la chambre des notaires de Paris, par M^e GIRARDIN, notaire, rue Richelieu, n^o 43. Revenu brut : 27,000 fr. Mise à prix : 300,000 fr. Du au Crédit foncier le solde d'un prêt de 160,000 fr.

PROPRIÉTÉ à PARIS, RUE CAUMARTIN,

Terr. à bâtir, 514 m. env. A VENDRE, s. une ench., en la ch. des not. de P^{is}, le 30 mai 1876. M. à p. : 120,000 fr. S. à M^e Thuault, r. de la Chaise, 7, et à M^e DUCLoux, not., r. Boissy-d'Anglas, 9.

A VENDRE, s. une ench., en la ch. des not. de Pa-

ris, le 20 juin 1876, PROPRIÉTÉ à PARIS, rue d'Amsterdam, 88, A VENDRE, séparés par une cour, 2 HOTELS cour, écuries, et remises. Superf. : 398 m. env. M. à p. : 150,000 fr. S'ad. à M^e DULUARD, not., r. de Luxembourg, 47.

MAISON A PARIS, RUE LE REGRATTIER, 13,

A VENDRE, même sur une ench., en la chambre des not. de Paris, le mardi 6 juin 1876. Revenu brut : 5,185 fr. — Mise à prix : 40,000 fr. S'adr. à M^e MEICEN, not., 379, r. St-Honoré.

ADON, même sur une enchère, en la ch. des not.

de Paris, le mardi 6 juin 1876, à midi, 1^o MAISON A PARIS, B^o DE STRASBOURG n^o 15, 2^o MAISON A PARIS, B^o HAUSSMANN n^o 149, 3^o MAISON A SAINT-MANDÉ (Seine), CHAUSSEE DE L'ETANG, n^o 40, 4^o ET MAISON A SAINT-MANDÉ (Seine), CHAUSSEE DE L'ETANG, n^o 16. Mises à prix { 1^{er} lot. 250,000 fr. 2^e lot. 280,000 3^e lot. 50,000 4^e lot. 50,000 S'adr. à M^e FABRE, notaire, rue Thévenot, n^o 14.

B^{lle} PROPRIÉTÉ à 2 k. de Sceaux A AULNAY

Maison, communs, jardin, parc. — Cont. : 11 h. 22 a. A VENDRE, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 30 mai 1876. — M. à p. : 180,000 fr. S'ad. à M^e BREUILLAUD, not., rue Saint-Martin, 333.

PROPRIÉTÉ route de Re-

bais et sur la promenade A COULOMMIERS A ADJUGER, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 30 mai 1876, midi. M. à p. : 30,000 f. S'ad. à M^e SIMON, notaire à Coulommiers, et à M^e DUCLoux, notaire à Paris, r. Boissy-d'Anglas, 9.

MAISON A PARIS D'ANTIN, 31

A ADJUGER, même sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 20 juin 1876, à midi. Cont. : 433 m. 71 c. Susceptible d'un rev. de 18,000 f. Mise à prix : 350,000 f. — S'adr. à M^e CHERRIER, notaire, r. J.-J.-Rou-seau, 49.

Etude de M^e LACOMME, avoué, 350, rue Saint-Ho-

noré (successeur de M^e Glandaz). VENTE aux criées de la Seine, le mercredi 31 mai 1876,

D'UNE G^{de} PROPRIÉTÉ A PARIS

rue Folie-Méricourt, 38. Contenance, environ 1,440 mètres. Revenu net : 22,192 fr. 35 c. Mise à prix : 150,000 fr. S'adresser : 1^o à M^e Lacomme; 2^o à M^e Vassal, notaire, boulevard de Sébastopol, 58; 3^o à M^e Schel- cher, notaire, rue Le Peletier, 18; 4^o à M. Desjar- dins, architecte, 39, rue Caumartin.

A VENDRE

BELLE PROPRIÉTÉ

D'AGRÉMENT ET DE RAPPORT sise à l'ISLE-ADAM

à une heure de Paris, ligne du Nord, HUIT TRAINS PAR JOUR ALLER ET RETOUR, à quatre minutes de la gare du chemin de fer. Bureau de poste, bureau télégra- phique. GRANDE MAISON d'habitation au centre d'un parc admirablement dessiné et planté d'arbres les plus variés. Eaux vives, pièces d'eau, vivier, glaciers. MAGNIFIQUE POTAGER. Serres, communs. Vues ad- mirables sur la vallée de l'Oise; charmantes prome- nades aux environs.

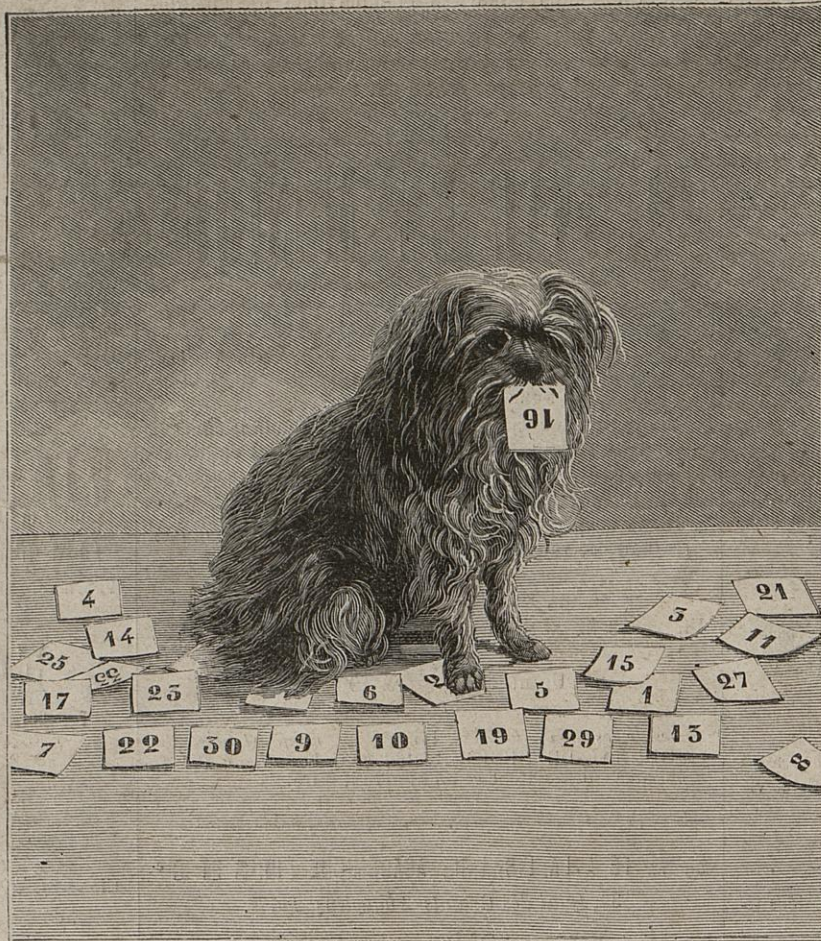
Mise à prix : 240,000 fr.

S'adresser pour tous renseignements à M. Abel Yon, 13, quai Voltaire, Paris.

Les Annonces et Insertions sont reçues Chez MM. L. AUBOURG et C^o, 10, pl. de la Bourse et dans les bureaux du journal.

MINOS

Il est en ce moment, à Paris, un artiste, que dis-je? un savant à quatre pattes, qui obtient un vrai succès dans les salons les plus élégants. C'est à qui l'invitera, le fêtera. Ce phénomène, qui montre à quel point la patience humaine peut tirer parti de l'instinct, disons de l'intelligence de la race canine, a nom *Minos*. Nous ne savons vraiment si le célèbre juge dont il porte le nom, mais dont il n'a pas la sévère physionomie, montrait autant de perspicacité que ce petit animal aux longs poils soyeux, originaire de la Havane. Nous avons, ces jours derniers, assisté à une des représentations qu'il donne sous la direction de M^{me} Hager, sa maîtresse, et nous doutons que jamais artiste se soit montré aussi attentif à la parole du directeur que ce chien savant. Nous avons été fort étonnés de la netteté et de la promptitude avec lesquelles il a répondu devant nous à une série de questions qu'un enfant de sept ans se trouverait embarrassé de résoudre : recherches d'un numéro désigné, additions, soustractions, divisions, composition d'un mot écrit devant lui, etc... *Minos* exécute avec la plus grande facilité tous ces



MINOS.

exercices, où il se montre tour à tour arithmétique, puis physionomiste et même le rival de Robert Houdin.

Si, ce qu'à Dieu ne plaise, l'impôt progressif était voté, voilà, certes, un chien qui payerait de grosses impositions.

La librairie du *Monde illustré* et de la *Revue de la Mode* vient d'inaugurer, par le livre qu'elle met en vente aujourd'hui, une nouvelle série de publications destinées spécialement aux femmes, comme l'indique son titre : *Bibliothèque des femmes*.

L'auteur de ce nouveau livre, M^{me} Marie de Saverny, est la rédactrice aimée de la *Revue de la Mode*.

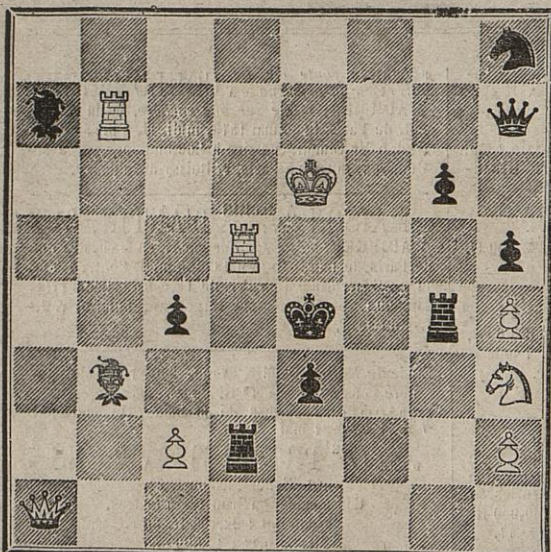
C'est par sa correspondance journalière avec ses lectrices de la *Revue de la Mode* que M^{me} de Saverny a été conduite à la première idée de son livre qui est, pour ainsi dire, le guide de la femme et le code des usages dans toutes les circonstances de la vie, le mariage, la naissance et l'éducation des enfants, les bals, dîners, réceptions, soirées, visites, etc.

L'ouvrage de M^{me} de Saverny, *la Femme chez elle et dans le monde*, est en vente à la librairie du *Monde illustré*. Il sera facile à nos lectrices de se procurer ce volume, soit en l'achetant dans nos bureaux, au prix de 5 francs, soit en nous chargeant de le leur envoyer par la poste, moyennant 5 fr. 50, soit enfin en le demandant au libraire de leur localité.

CHECS

PROBLÈME N° 603

COMPOSÉ PAR M. EM. PRADIGNAT



Les Blancs font mat en cinq coups.

Solution du problème n° 603.

- | | |
|------------------------------------|------------------|
| 1. D 8 CD | 1. R 5 R (Var.) |
| 2. D 8 FR | 2. P ou R 5 D |
| 3. D 8 TD ou pr. PC, échec et mat. | |
| (A) | |
| 2. D 7 T, échec | 1. R 4 F |
| 3. T 6 F, échec et mat. | 2. R ad libitum. |
| (B) | |
| 2. D 6 C, échec | 1. P 5 R |
| 3. D 6 F, échec et mat. | 2. R 4 R |

Solutions justes : MM. les amateurs du café Central, à Péronne; Henri, voyageur; L. de Croze; le cercle de Château-la-Vallière; le Béarnais du Café de la Renaissance, à Sirlat; le Cercle des Echecs de l'Isle-sur-le-Doubs; Em. Frau; le Café du Balcon, à Béziers, le Grand café Serin, à Angers; le Cercle légitimiste de Montbéliard, A. Gillet; J. L. G., à la Chauvinière; P. André; Camille; Kassiope; le Philosophe du Cercle des Arts-et-Métiers de Salon; F. Signoud.

Autres solutions justes du problème n° 602 : MM. J. L. G., à la Chauvinière; le Lycée de Malaga; le Café du Balcon, à Béziers.

P. JOURNOUD.

Refusez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé dite :

REVALESCIÈRE

Du BARRY, de Londres.

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, constipation, coliques, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, phthisie, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 88,000 cures, y compris celles de M^{me} la Duchesse de Castlestuart, le duc de Pluskow, M^{me} la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, etc.

Cure n° 63,314

Vervant, le 28 mars 1866.

Monsieur, — Dieu soit béni! votre *Revalescière* m'a sauvé la vie. Mon tempérament naturellement faible, était ruiné par suite d'une horrible dyspepsie de huit ans, traitée sans résultat favorable par les médecins, qui déclaraient que je n'avais plus que quelques mois à vivre, quand l'éminente vertu de votre *Revalescière* m'a rendu la santé.

A. BRUNELIÈRE, curé.

Cure n° 43,270

PHTHISIE. — M. Roberts, d'une consommation pulmonaire avec toux, vomissements, constipation et surdité de 25 années.

Cure n° 74,442

Courmès, par Vence (Alpes-Maritimes), juillet 1871.

Depuis que je fais usage de votre bienfaisante *Revalescière*, je ressens une nouvelle vigueur; la laryngite dont je souffre depuis deux ans tend à disparaître avec le malaise que j'éprouvais dans tous les membres.

MEYFFRET, curé.

Cure n° 68,443

M. Lacan père, de 7 ans de paralysie des jambes, des bras et de la langue.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du BARRY ET C^o, 26, place Vendôme, Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Paris se maintient, malgré ses blessures, le point de mire des étrangers curieux.

Ont deviné le dernier rébus : MM. l'Œdipe du café de l'Union, au Mans; Léonard, à Paris; l'Œdipe du Grand Café Parisien; Cuchet, à Paris; Angéline Grégoire, à Cambrai; café de la place d'Armes, à Rambouillet; M^{me} de Vasson, à Saint-Symphorien; café de la Patrie, à Paris; Château de Suresnes; le cercle des Panais; Tuniot, à Reims; Grillaud, à Nantes; café Central, à Tarare; Forest, à Tarare; M^{lle} de G..., à Paris; M^{lle} Suzanne de L..., près Chatillon; Achille, à Vierzon; Paul Ykarp, à Paris; un clerc de notaire, à Igrande; comte de P..., à Thuars; cercle d'Artillerie, à Valence; cercle du Comptoir d'Anjou.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.